

L'OSTENSION
DU
SAINT SUAIRE
A CADOUIN

ET LA CONSÉCRATION DU SANCTUAIRE DE CAPELOU

DISCOURS

PRONONCÉS PAR S. E. LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX,
NN. SS. L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES
ET LES ÉVÊQUES DE PÉRIGUEUX ET DE LIMOGES.

COMPTE-RENDU DES DEUX CÉRÉMONIES

PAR

M. l'Abbé M. MONMONT,

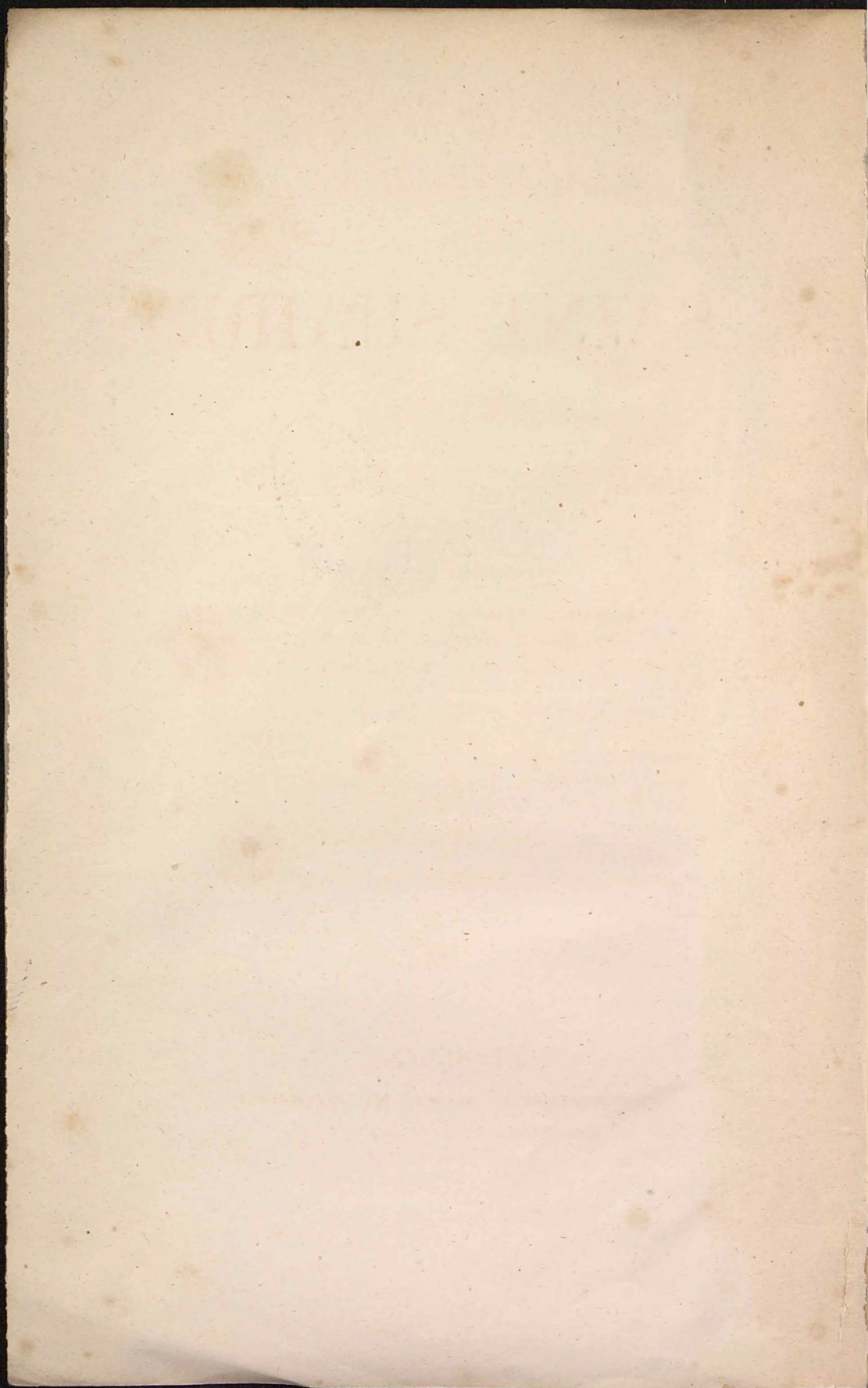
1^{er} Vicaire de la Cathédrale, Rédacteur de la *Semaine Religieuse* de Périgueux.

PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE CASSARD FRÈRES

Cours Fénelon, 7, et rue Mataguerre, 4.

1873.



L'OSTENSION
DU
SAINT SUAIRE

A CADOUIN

ET LA CONSÉCRATION DU SANCTUAIRE DE CAPELOU

DISCOURS

PRONONCÉS PAR S. E. LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX,
NN. SS. L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES
ET LES ÈVÊQUES DE PÉRIGUEUX ET DE LIMOGES.

COMPTE-RENDU DES DEUX CÉRÉMONIES

PAR

M. l'Abbé M. MONMONT,

1er Vicaire de la Cathédrale, Rédacteur de la *Semaine Religieuse* de Périgueux.

D12054

PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE CASSARD FRÈRES

Cours Fénelon, 7, et rue Mataguerre, 4.

1873.



DA2 054

COB 309 4765

LA FÊTE

DE

L'OSTENSION DU S^T SUAIRE

A CADOUIN.

Un souffle puissant et mystérieux, il est juste de le reconnaître, a passé sur la France de 1873. Partout la foi se réveille, s'affirme et grandit. Cet immense concours de foules pieuses, ardentes, émues, qui des Alpes à l'Océan, de la Manche aux Pyrénées, accourent à Lourdes, à la Salette, à Paray-le-Monial, à Issoudun, est le véritable prodige du temps. Spectacle d'autant plus admirable et fortifiant pour nos cœurs, qu'il se produit dans un siècle tout imprégné de naturalisme et en face de ces hideuses doctrines de la libre-pensée, qui menaçaient de nous envahir. A la vue de ces saintes caravanes qui se sont organisées ou s'organisent encore sur les divers points de la France, on se rappelle involontairement, et l'on applique volontiers à notre époque le vers du poète :

Eh ! quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

Le sanctuaire de Cadouin, qui a l'honneur, comme on sait, de posséder l'une des plus insignes reliques du monde chrétien, était, dimanche dernier, 14 septembre, le but et l'objet d'un de ces pieux pèlerinages. Sans doute les foules ne se pressaient ni aussi nombreuses ni aussi brillantes qu'autrefois dans son enceinte, quand accouraient, couverts de pourpre et d'or, les puissants seigneurs et les princes du moyen-âge ; mais la présence du cardinal-archevêque de Bordeaux, qui a bien voulu contribuer à la restauration de l'antique église par le don d'un magnifique vitrail, du prince archevêque de Bourges, de l'ar-

chevêque d'Alby et des évêques de Périgueux, de Rodez et de Limoges, donnaient à cette solennité un éclat incomparable qu'auraient pu nous envier les plus célèbres sanctuaires de France.

Malgré un temps des plus défavorables, qui a retenu chez eux les deux tiers des pèlerins, des flots de peuple se pressaient de toutes parts : au milieu des rues pavoisées, sur les routes qui mènent à Cadouin, et dans la grande église romane dont l'architecture sévère s'alliait admirablement aux riches couleurs des oriflammes et aux ornements gracieux qui la décoraient.

La réception officielle des évêques par la municipalité s'est faite à l'intérieur, sous ces vieux cloîtres, dont les merveilleuses sculptures, vrai poème de pierre, font l'admiration des touristes et des savants. M. Laval-Dubousquet, maire de Cadouin, a prononcé à cette occasion un discours plein de nobles pensées et de sentiments chrétiens, que nous sommes heureux de reproduire ici :

« EMINENCE,

« MESSEIGNEURS,

» La venue en ces lieux d'un prince et de hauts dignitaires de l'Eglise est, pour la petite cité que j'ai l'honneur d'administrer, un fait inouï qui cause une joie bien naturelle : Je suis heureux de vous en apporter l'expression et celle d'un sentiment de respect et de gratitude profonde.

» Eminence,

» La foi qui vous anime, soutenue par une énergie qui n'a pu s'affaiblir avec le temps, vous a fait trouver la route facile pour venir prier et vous humilier sur les marches du tombeau où repose l'un des monuments vénérés de la passion du Christ.

» Vous qui propagez, avec une éloquence qui naît des sources pures du christianisme, les vérités sublimes de notre religion, vous ne pouviez rester plus longtemps étranger à ces lieux privilégiés, dépositaires heureux d'une relique enviée.

» Votre cœur de pasteur, embrasé du plus vif amour pour tous les fidèles de sa province, n'a pas voulu que les éloignés de la métropole fussent privés des grâces divines qu'avec profusion vous répandez sur votre troupeau.

» Nous ne pouvons pas oublier, Monseigneur, vous que la Providence a placé à la tête de notre beau diocèse, que c'est à votre zèle et à votre puissante initiative que l'œuvre que nous fêtons grandit, et que nous devons l'insigne honneur d'être visités, en ce jour, par les illustres prélats que nous recevons. Je suis heureux, au nom de mes administrés, de vous en témoigner toute notre reconnaissance.

» Soyez donc les bienvenus, Eminence et vénérés prélats; que ma présence et celle de ceux qui m'entourent soit l'expression la plus parfaite de la satisfaction et du contentement que nous ressentons à vous accueillir; que votre bénédiction daigne arriver jusqu'à nous, et que, dans vos prières à côté de nous, se trouve la place de notre France aujourd'hui libérée, mais, hélas! mutilée...., pour qu'il lui soit donné de panser ses blessures et de réparer un jour ses immenses malheurs.

» Qu'il nous soit permis d'espérer que votre haut patronage aidera, en l'encourageant, la restauration complète de l'œuvre que poursuit, avec une infatigable activité, l'intelligent missionnaire auquel la direction en a été confiée.

» Eminence, Messieurs,

» Telle est l'expression de l'intime sentiment que je vous apporte, des vœux les plus ardents et des espérances les plus légitimes que par vous je place sous la protection de Celui qui, par vous, enseigne aux hommes, aux nations et aux princes l'union, la paix et la charité. »

Le cardinal-archevêque a répondu à M. le maire, en son nom et au nom de ses vénérables collègues, par quelques paroles de remerciement et de félicitation, pleines d'une exquise urbanité, et les évêques, précédés du clergé en habit de chœur, se sont rendus à l'église au son de toutes les cloches. Là, M^{sr} Dabert a complimé en ces termes Son Eminence et les autres prélats :

« EMINENCE,

« MESSEIGNEURS,

» Votre présence dans cet antique et vénérable sanctuaire formera le plus bel anneau d'une chaîne qui doit, avec l'aide de Dieu, renouer l'avenir à un passé glorieux.

» L'authenticité du Suaire de Cadouin a été portée au plus haut degré de certitude que puisse atteindre un pareil sujet, par nos deux éminents compatriotes, MM. le vicomte de Gourgues et Martial Delpit. Abrité sous ces voûtes depuis plus de six siècles, il y a plus de six siècles que le sacré linceul est en possession d'un culte public, alimenté par d'innombrables prodiges. Les archives de son sanctuaire comprenaient quatorze bulles pontificales octroyées en sa faveur. L'Eglise lui ouvrit ses trésors par les mains des Papes Clément III, Clément VI, Urbain V, Grégoire XI, Benoît XIII, Clément VIII, auxquels a daigné se joindre notre immortel Pie IX. Des têtes couronnées, Eléonore de Guienne, saint Louis, Marie d'Anjou, Anne de Bretagne, une reine d'Aragon, s'inclinèrent devant lui et l'enrichirent de magnifiques libéralités. Une confrérie érigée canoniquement sous son nom, dès le milieu du ^{xii}^e siècle, couvrit comme un immense réseau tous les Etats de l'Europe. De tels faits élèvent le Suaire de Cadouin au rang des reliques les plus vénérées de la chrétienté.

» Après cette incomparable prospérité, le pèlerinage de Cadouin subit le sort auquel n'échappent pas les plus saintes institutions où se mêle la liberté humaine ; il pencha vers la décadence et l'oubli. Mais notre sainte relique a reçu le contact de Celui qui s'est dit, et qui est la résurrection et la vie. Voici que la dévotion contemporaine, encouragée déjà par d'insignes faveurs spirituelles et mêmes temporelles, la remet de plus en plus en honneur. Nous en avons confié la garde aux fils de saint Vincent de Paul, et, grâce à leur zèle actif et intelligent, ce sanctuaire reçoit de notables améliorations ; il reprend la pompe de ses solennités longtemps disparues, et chaque année les pèlerins foulent en nombre croissant les sentiers inondés autrefois par tant de foules pieuses.

» Si ma pensée, Messieurs, se reporte, avec l'attrait que vous voyez, sur une simple page de l'histoire religieuse de notre Périgord, ce n'est pas seulement parce que cette page en est une des plus glorieuses, c'est encore parce que j'y rencontre des souvenirs que votre présence me rend particulièrement chers.

» Des hauteurs qui couronnent ce sanctuaire, vous pourriez, Monseigneur de Rodez, contempler les ruines du monastère de Paunat, d'où partit, chassé par les Normands, le saint abbé Adalgise, fondateur de cet autre monastère, qui devint plus tard l'évêché de Vabres. Nos Chanceladais ont évangé-

lisé votre Rouergue, et, par un de ces traits où l'on aime à voir le doigt de la Providence, une de vos florissantes communautés qui habite une de leurs anciennes résidences, non loin d'Espalion, va être appelée à ouvrir une école dans le lieu même où fut leur berceau.

» Ce monastère de Paunat, Monseigneur de Limoges, était une fondation de votre célèbre abbaye de Saint-Martial. Mais un lien direct unit votre province à notre Suaire. Il reçut l'hospitalité à Obasine, alors de votre diocèse, et je me permets d'ajouter, une hospitalité trop bienveillante, puisqu'une ordonnance rendue par le roi Charles VII, à la requête des moines de l'abbaye de Cadouin, put à peine y mettre un terme.

» Ce lieu de Cadouin, Monseigneur de Bourges, avait appartenu au chapitre de Saint-Front, et nos annales religieuses gardent avec respect le nom de votre prédécesseur, Aimon de Bourbon, qui consacra sa magnifique église byzantine, maintenant notre église cathédrale. Je rappellerai encore que Votre Grandeur est ici dans le pays natal de saint Eusice, l'un des saints protecteurs de votre archidiocèse.

» Un échange opposé mais également providentiel, Monseigneur d'Alby, s'est accompli entre votre Eglise et notre Périgord. Le patronage de saint Clair, le premier de vos prédécesseurs, est resté célèbre parmi nous; il le fut surtout dans notre ancien diocèse de Sarlat, grâce sans doute à son premier évêque, Raymond de Roquero, qui lui vint de votre antique abbaye de Gaillac.

» Le siège illustre de Bordeaux, vénéré Métropolitain, étendait sa juridiction, comme le sait votre Eminence, à plusieurs points de notre Périgord. Sur ce sol, qui se prolonge de Cadouin à Belvès, relevant de leur seigneurie de Bigarroque, vos prédécesseurs furent longtemps chez eux; et, sous l'un d'eux, Arthur de Montauban, un abbé de Cadouin, Pierre de Gaing, celui-là même qui avait reconquis le saint Suaire sur les Toulousains, fut conduit, à la suite d'une transaction, à placer au-dessus de la porte principale de cette église, en signe de dépendance, un vitrail portant l'image de saint André, patron de votre primatiale. Au nombre des sept filles qui formèrent sa couronne, l'abbaye de Cadouin compta les deux communautés bordelaises de Faize et de Font-Guilhem. Et, comme pour la payer de retour, un de vos prédécesseurs lui vint en aide pour la protéger contre les prétentions trop

absolues d'une autre abbaye de Cîteaux qui s'imposait à elle au titre de sa maternité.

» Puissiez-vous, Eminence et Messesseurs, avoir trouvé quelqu'intérêt dans cette évocation d'antiques souvenirs, inspirée par le sentiment d'une profonde reconnaissance dont, en mon nom et au nom de mon clergé et de mes fidèles diocésains, je vous prie d'accepter l'hommage. »

Après avoir écouté avec une attention marquée ce discours, que le cardinal-archevêque a particulièrement loué dans sa réponse, les prélats ont pris place dans le sanctuaire. Du côté de l'évangile, s'élevait le trône de Son Eminence ; du côté opposé, sur une estrade, se trouvaient les autres prélats dans l'ordre suivant : l'évêque de Périgueux, l'archevêque de Bourges, l'archevêque d'Alby, l'évêque de Rodez et l'évêque de Limoges. Derrière l'estrade, dans les stalles du chœur, étaient placés MM. Bonnet et Noguery, vicaires généraux de Périgueux et de Rodez ; MM. Druon et Frédier, chanoines de Bourges et d'Alby, et plusieurs autres dignitaires ecclésiastiques.

La messe pontificale a commencé vers 10 heures. Le vénérable cardinal était assisté à l'autel par M. l'abbé Fonteneau, son vicaire-général, par MM. René Bernaret et Jacquin, diacre et sous-diacre d'honneur, et par MM. Vannier et Ressès, diacre et sous-diacre d'office. Après l'évangile, Son Eminence est montée en chaire, et au milieu du plus profond recueillement et de l'attention respectueuse et sympathique de l'immense auditoire, a prononcé l'homélie suivante, que nous avons la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs :

« Venit ergo Simon Petrus et introivit in monumentum, et vidit linteamina posita, et sudarium quod fuerat super caput ejus, non cum linteaminibus positum, sed separatim involutum in unum locum. »

« Simon Pierre vint et entra dans le tombeau, et il vit les linceuls posés là, et le Snaire qui fut sur la tête de Jésus, placé non avec les linceuls, mais roulé tout seul, en un endroit séparé. » (SAINT JEAN, XXII. 6 et 7.)

« MESSEIGNEURS (1),

» Le Périgord a voulu prendre part à la supplication universelle ; qu'il en soit béni ! Pendant qu'ailleurs les popula-

(1) De La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges ; Lyonnet, archevêque d'Alby ; Dabert, évêque de Périgueux ; Duquesnay, évêque de Limoges ; et Bourret, évêque de Rodez.

tions, poussées par le souffle catholique en souvenir de Pie IX et pour la France, se groupent en saintes caravanes pour se désaltérer aux sources anciennes ou nouvelles de la grâce, et que, pacifiques croisés, elles s'unissent pour former les légions de la foi et de la prière, les fidèles de cette contrée se sont souvenus qu'ils avaient au milieu d'eux une des reliques les plus insignes de la catholicité, *un lieu particulièrement choisi par le Sauveur, pour y fixer à jamais ses yeux et son cœur* (1), ils se sont dit : Le monde a besoin de miséricorde, la France a soif de sécurité et de repos; les âmes désabusées demandent des lumières et des consolations. Entraînés par de si nobles aspirations, ils s'écrient : *Allons avec confiance au trône de la miséricorde* (2), et vous êtes venus !

» Chers pèlerins qui nous entourez, que les bénédictions du ciel tombent sur vous comme une abondante rosée ! qu'elles vous reposent, en vous rafraichissant, des fatigues de la route; qu'elles fassent refleurir en vous, avec les croyances de votre baptême, les fortes vertus. Elles furent l'apanage de vos pères, préservez-les du souffle d'irrégion qui flétrit et dessèche.

» Ce vœu qui s'échappe de mon cœur, je n'aurais pu le contenir plus longtemps. Toute la joie qui remplit l'âme de votre premier pasteur, toutes les consolations qu'éprouvent les pontifes venus pour donner plus d'éclat à cette solennité, les sentiments qui animent ce nombreux clergé, tout ce que la présence de vos magistrats, des notabilités de la province, apporte de gloire à l'Eglise, notre mère, je le sens moi-même, avec bonheur. Lorsque, nos très chers frères, la foi exerçait sur les âmes un empire incontesté et que ce qui se rapportait à la personne sacrée du Sauveur avait le don d'émouvoir l'humanité, un évêque parlant à ma place n'aurait pas eu besoin de tenir un pareil langage. Sa reconnaissance se serait exhalée en paroles brûlantes, mais elle ne se serait adressée qu'à Dieu. Il aurait remercié le Christ ressuscité d'avoir choisi ce lieu pour lui confier un vivant souvenir de sa passion; mais il aurait trouvé si légitimes le concours des populations, leurs prières, leurs cantiques, leur enthousiasme, qu'il aurait cru

(1) 11 L., des Paralipomènes.

(2) *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ.*

les contrister en les félicitant de s'être rendues à un pèlerinage où aucun intérêt humain ne les conviait.

» Oh ! malheur des temps ! lamentable oubli des choses les plus saintes ! Il est donc vrai que ce temple, regardé jadis comme un reliquaire unique dont la vue inspirait tant de respect et d'amour, a subi l'injure des hommes et du temps. Il est donc vrai que les voies qui conduisaient au sanctuaire de Cadouin *ont pleuré comme celles de Jérusalem, parce que la foule ne les connaissait plus*. Il est donc vrai que le Suaire qui a voilé au tombeau le cœur et la face auguste de Jésus-Christ, et encore imprégné de son sang, n'était plus connu et vénéré que d'un petit nombre ! Et cependant les fidèles de Jérusalem, les habitants des bords du Jourdain, les visiteurs des Saints-Lieux avaient versé des larmes en présence de cet inappréciable trésor.

» Au temps des croisades, un vaillant et noble Pontife, Adhémar de Monteil, évêque du Puy, mourant loin de son troupeau, avait enrichi votre pays de ce qu'il appelait le trésor le plus précieux de notre conquête, le saint Suaire dont vous êtes possesseurs. Après des siècles d'hommages de vos pères, des fils ingrats avaient laissé ce dépôt sacré sous la poussière d'un sacrilège oublié ! Rien n'avait pu protéger contre l'indifférence des dernières générations un des trésors les plus précieux de la chrétienté. Ni la trace de tant de pèlerins, ni le grand nombre de miracles obtenus, ni la sollicitude de quatorze Papes, parmi lesquels Innocent III, Boniface VIII, Jules II et Léon X, ni la grande ombre de saint Louis, qui vint prier à Cadouin avant de partir pour la conquête du Saint-Sépulcre, ni le souvenir de tant de rois, de reines, de seigneurs et d'évêques qui voulurent être les clients de cette église, ni l'éloquence de saint Bernard, qui se fit entendre devant la châsse sacrée. Bien que le pèlerinage de Cadouin n'ait pas complètement cessé parmi vous, le concours des populations voisines n'était pas un hommage suffisant pour une relique aussi précieuse ; il faut celui des provinces méridionales et de la France entière. Hélas ! nos très chers frères, nous avons traversé des jours très douloureux. L'oubli dans lequel étaient tombées tant de traditions, qui furent la gloire de notre pays, est un fait lamentable, mais plus lamentables encore sont les causes qui le produisirent. Heureusement, le Seigneur nous a regardés dans sa miséricorde. Une autre

lumière a brillé, et déjà les objets autour desquels la libre-pensée croyait avoir fait une éternelle nuit, se dégagent des nuages dont on les avait entourés. Pendant que Marie touche de son pied virginal le sommet des montagnes, d'où elle fait jaillir les sources d'une nouvelle vie, les antiques pèlerinages retrouvent leurs premiers attraits, les vieux sanctuaires attirent à eux les âmes troublées encore croyantes ; il se produit un mouvement de résurrection ; c'est le Christ sortant de la tombe, où le scepticisme croyait l'avoir à jamais renfermé, et s'écriant encore : Je suis la résurrection et la vie, *Ego sum resurrectio et vita*.

» Ce sera votre honneur, pieux Pontife de Périgueux, d'avoir secondé ce mouvement providentiel, en restituant au sanctuaire de Cadouin son antique auréole. Quand vous vintes ici des bords du Rhône, dont vous aviez fait votre patrie d'adoption, et qui sont demeurés chers à mon cœur, vous ne soupçonniez pas l'existence du dépôt qui allait vous être confié. Il vous était réservé, Monseigneur, d'accomplir ce que n'avaient pu faire un saint vieillard que j'ai connu au déclin de sa vie, et un prélat illustre, devenu l'une des gloires du Sacré-Collège, M^{sr} de Lostanges et le cardinal Gousset. Tous deux occupés à relever les ruines amoncelées par la suppression du siège de Périgueux, de 1792 à 1821, n'avaient pu que gémir sur le triste état de ce pèlerinage et léguer à d'autres une tâche qu'ils auraient été si heureux de remplir. On aurait pu croire que celui qui s'assit après eux sur le siège de saint Front, dans tout l'éclat de la jeunesse, cet immortel évêque que vous donna, en 1841, l'Eglise de Bordeaux, et dont la vie fut un labeur non interrompu, M^{sr} Georges Massonnais, d'héroïque mémoire, aurait la consolation refusée à ses prédécesseurs ; il n'en fut pas ainsi. Cet apôtre infatigable, ce vaillant soldat, tomba de lassitude sur le chemin, avant d'avoir mis la main à l'œuvre, et son successeur immédiat lui-même, M^{sr} Baudry, qui fut, hélas ! trop peu de temps une lampe ardente et brillante (1) dans le sanctuaire, ne put que jeter sur Cadouin un suprême regard de désir et de regret.

C'est vous, Monseigneur, qui étiez l'élu de la Providence pour cette importante restauration. Vous le sentîtes dès votre apparition dans ce diocèse, alors qu'il vous fut révélé qu'un

(1) *Erat lucerna ardens et lucens.* (S. Jean, V, 35).



sanctuaire, dont vous ignoriez précédemment le nom, possédait, depuis sept cents ans, un trésor qui eût fait envie aux plus illustres basiliques. Dès-lors, non content d'éprouver ces tressaillements de la foi et de la piété (1) que suscita dans l'âme d'un illustre évêque de Sarlat, du milieu du XVII^e siècle, M^{sr} de Lingendes, la vue du Suaire de Cadouin, vous vous promîtes à vous-même de glorifier, autant qu'il dépendrait de vous, le dépôt autrefois confié à l'Eglise dont vous deveniez le pasteur. Votre promesse n'a pas été vaine; je n'en veux d'autre preuve que ces lettres pastorales, où votre zèle éclate en enseignements si élevés et en paroles si brûlantes, que ces murailles rajeunies, que cette châsse enrichie par la générosité de vos enfants, que la fête de ce jour, anniversaire de celle du 5 septembre 1866, qui inaugura pour ce sanctuaire et pour la contrée une ère de glorification et de salut. Je vous félicite, infatigable et bien-aimé prélat, au nom de l'Eglise qu'une œuvre pareille console, au nom de la province de Bordeaux, au sein de laquelle le Suaire de Cadouin va briller, grâce à Dieu, d'un éclat nouveau, au nom du diocèse de Périgueux et Sarlat, dont je puis sans témérité interpréter les sentiments, au nom enfin des évêques présents à cette solennité, qui ont reçu, eux aussi, du Seigneur une grande mission qu'ils sauront remplir : l'un, de créer à Issoudun le magnifique sanctuaire de Notre-Dame du Sacré-Cœur; l'autre, de compléter, aux lieux où l'apôtre saint Martial fonda l'une des premières églises des Gaules, un monument chef-d'œuvre de l'art chrétien.

Revenons au Suaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Peut-on imaginer une relique plus insigne? D'après une tradition respectable, c'est la Sainte-Vierge elle-même qui le prépara de ses mains pour couvrir la face auguste et le cœur de son divin Fils. Quand le Prince des apôtres, au matin de la résurrection, pénétra dans le tombeau, il trouva les linges et les bandelettes qui avaient entouré le corps du Sauveur, *mais en un lieu séparé* (2), c'était le Suaire que nous vénérons à Cadouin. Et ce tissu sacré n'a pas été seulement un voile pour cacher les meurtrissures du Dieu fait homme, mais il a bu les sueurs et le sang de la Rédemption, en même temps qu'il s'imprégnait des parfums répandus par les saintes femmes; de sorte que,

(1) Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.

(2) Et sudarium quod fuerat super caput ejus, non cum lintheaminibus positum, sed separatim involutum in unum locum.

en pressant cette portion de la parure funèbre du Sauveur, il en jaillirait le sang de son cœur, de son front et de ses mains ! Un calice pourrait recevoir cette liqueur divine, et avec quels sentiments le prêtre l'élèverait-il vers le ciel en disant la prière de l'office divin : « *Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut, demandant à votre Clémence qu'il monte en odeur de suavité devant Votre Majesté suprême* (1). »

Mais pourquoi, nos très chers frères, demander un miracle ? Le miracle est vivant ; il se perpétue à Cadouin dans cette éponge imbibée du sang du Calvaire. Que la liturgie catholique, dont les accents ont tant de fois réjoui cette enceinte, avait bien le droit de chanter dans la langue consacrée : *Salut, linceul précieux, Suaire royal, où reposa la chair divine et immaculée du vrai roi du monde ! Louange à vous, notre salut et notre joie !* (2)

» Oui, vénération et louange au Suaire de Cadouin ! N'est-il pas le plus réel témoignage du sacrifice sanglant offert pour le salut du monde ? La sainte Ecriture nous raconte que *Jonathas aimait David comme son âme, et que pour lui donner une preuve de son affection, il se dépouilla de sa tunique, et qu'avec elle, il lui donna ses autres vêtements et jusqu'à son épée, son arc et son bouclier*. Oh ! que le Suaire de Cadouin est un livre plus touchant encore ! Car nous y lisons que l'Homme-Dieu nous a donné non-seulement sa tunique, mais sa vie, mais sa divinité et son humanité, dans un sacrement devenu pour nous un Suaire mystérieux qui recouvre d'ineffables et célestes réalités.

» Appréciez donc et aimez, nos très chers frères, l'objet sacré confié par la Providence à votre garde et à votre vénération. Relisez souvent son histoire, si consciencieusement écrite par deux de vos savants et pieux concitoyens, MM. le vicomte de Gourgues et Martial Delpit ; leurs livres devraient être aux mains de tous, car leur érudition fait autorité, non-seulement

(1) Offerimus tibi, domine, calicem Salutaris, etc.

(2)

Ave, syndo speciosa,
Regale sudarium
Quo quievit pretiosa
Veri regis omnium
Christi caro gratiosa,
Laus, salus et gaudium !

(Antienne d'un office du saint Suaire de Cadouin.)

à Périgueux, à Versailles et à Bordeaux, mais dans la France.

» Leurs travaux sont le dernier mot de la science sur une matière que je n'ai pu qu'effleurer. Surtout, imitez vos devanciers dans leur culte pour le saint Suaire. Quand le cours des événements les priva, au quatorzième siècle, de ce trésor national, ils n'eurent de repos que lorsqu'ils l'eurent recouvré. Comme eux, venez souvent dans cette église méditer sur l'amour de Jésus-Christ, sur la rédemption et les moyens de vous en appliquer les mérites. Et si jamais, à la pensée du deuil de l'Eglise, captive dans son chef, l'auguste et bien-aimé Pie IX, la défiance et la crainte envahissaient vos âmes, recueillez-vous devant l'objet sacré de cette fête, et vous vous sentirez fortifiés ; car, s'il rappelle des souvenirs de mort, il parle surtout de résurrection et de vie. Depuis dix-huit siècles, l'Eglise, dans ses chants et ses cérémonies, ne cesse de constater l'existence d'une terrible lutte, la lutte du bien et du mal, du ciel et de l'enfer ; *Mors et vita duello conflixere mirando* ; mais elle se hâte d'ajouter ces mots qui résument son passé et son avenir, et qu'il me semble lire en caractères ineffacables sur la porte de votre béni sanctuaire :

DUX VITÆ MORTUUS

REGNAT VIVUS.

Amen. »

Le chant du *Credo*, exécuté par les deux cents prêtres ou séminaristes qui remplissaient le sanctuaire, a suivi cette éloquente homélie. En entendant ces voix graves, vibrantes et profondes, le cœur était inondé de joie, l'âme se sentait fortifiée, et la foi semblait grandir au milieu de ces puissantes harmonies du symbole catholique. La messe terminée, le cardinal et les évêques ont été reconduits au presbytère avec le cérémonial du matin.

Là se termine la première partie de la journée. Dans l'intervalle de la messe pontificale et des vêpres, plusieurs ecclésiastiques sont occupés à faire toucher au saint Suaire les objets de piété qu'on leur présente. Vers deux heures la pluie du matin s'arrête, le ciel s'éclaircit et le soleil laisse tomber quelques rayons qui nous remplissent de joie. La foule des pèlerins augmente notablement. On les voit venir par tous les chemins

qui conduisent à Cadouin ; car le soleil amène à la fête une partie de ceux que les ondées du matin avaient retenus. A trois heures, les cloches s'ébranlent et ramènent à l'église le clergé et les évêques pour la cérémonie du soir.

Depuis longtemps la vieille église est envahie et les portes sont assiégées par une multitude qui fait de vains efforts pour entrer. Le cardinal-archevêque officie pontificalement comme le matin. Les vêpres solennelles sont chantées sous la direction de M. l'abbé Seguin, avec une pompe digne d'une cathédrale.

Après le chant du *Magnificat*, M^{sr} l'archevêque de Bourges a prononcé, d'une voix forte et pénétrante, un éloquent et savant discours sur le saint Suaire. Le vénérable orateur a captivé, durant une heure, son immense auditoire. Aussi, quelle universelle attention ! quelle émotion dans toutes les âmes, quelle sympathie visible dans tous les yeux ! Nos lecteurs trouveront ce discours à la suite du compte-rendu de la cérémonie.

Les gloires du saint Suaire étaient dignement célébrées. Il faut maintenant que le précieux linceul soit porté triomphalement au milieu d'une ovation populaire. La procession s'est mise en marche très lentement. Il était nécessaire de donner à la multitude le temps de prendre ses rangs ou de s'écarter. Sur le seuil de l'antique église apparaît l'insigne relique placée sur un brancard, porté par MM. Gouzot, Miral et Montet, archiprêtres de Périgueux, de Sarlat et de Bergerac, Delguet, curé-doyen de Domme, et surmonté d'un magnifique baldaquin en velours cramoisi, frangé d'or. Le saint Suaire est suivi par les prélats et le cardinal, tête nue et la crosse à la main. La procession se déroule, comme une couronne, le long des rues tapissées de feuillage et de fleurs, sous les portes triomphales élevées aux extrémités de la voie principale, et tout autour d'immenses colonnes de verdure, surmontées de banderolles flottantes et reliées entre elles par deux longues lignes d'arbres verts. Spectacle vraiment imposant, qui donnait en quelque sorte au bourg de Cadouin l'aspect d'un immense sanctuaire. L'ordre le plus parfait a régné dans l'assistance. Nul cri inconvenant de près ou de loin n'a été proféré. La religion, victorieuse, dominait de sa majesté toutes les âmes.

A la rentrée de la procession, l'église s'est remplie de nouveau tout entière. Des voix parfaitement harmonisées ont exécuté une belle cantate, composée par M. l'abbé Andrieux, curé de Daglan, et mise en musique par M. Paschali,

organiste de la cathédrale; puis M^{gr} l'évêque de Périgueux est monté en chaire et a prononcé une courte allocution, dont nous croyons reproduire exactement les paroles :

« EMINENCE ,

« MESSEIGNEURS ,

» Il est sans doute dans la charge pastorale bien des heures pesantes et amères ; mais il s'en rencontre aussi qui apportent avec elles d'intimes jouissances , et des jouissances d'autant plus délicieuses qu'elles sont plus spirituelles , et que le malheur des circonstances les rend parfois plus rares. Un illustre exemple se présente ici , qui vient consoler les tristesses de notre piété filiale. S'il est un cœur dans la grande famille catholique qui éprouve au plus haut degré les sévérités du temps présent, c'est bien, hélas ! le grand cœur de son Chef suprême, notre auguste et bien-aimé Père Pie IX. Et cependant, en tous les actes qui émanent de son autorité apostolique, nous voyons Pie IX rendre cet hommage à la Providence, de joindre à l'expression de ses douleurs celle de ses consolations. Telle est, en effet, la marche de cette très suave et très miséricordieuse Providence à l'égard des ministres de la religion, et c'est un besoin pour moi de la proclamer en ces jours où la joie pastorale surabonde en mon âme.

» Cette joie, Messieurs, c'est à vous que j'en dois la meilleure part. Depuis que nous l'avons instituée, la fête annuelle du saint Suaire a été presque toujours présidée par quelqu'un de nos vénérables collègues. Les archives de cette église gardent précieusement les noms de Nos Seigneurs les archevêques actuels de Paris, de Tours, d'Auch et du vénérable vicaire apostolique du Maduré, venus ici successivement pour autoriser et encourager le pèlerinage du saint Suaire. Votre présence et votre parole, Eminence et Messieurs, auront donné cette année à notre fête un lustre qu'elle n'avait point encore reçu ; elles imprimeront en même temps un nouvel élan à notre pieux pèlerinage. Ce matin, au seuil de cette église, j'avais l'honneur de vous offrir l'hommage de ma gratitude ; je tiens à vous le renouveler du haut de cette chaire et devant cette nombreuse assistance.

» Qu'il me soit permis d'adresser également mes plus vifs remerciements à M. le maire, au conseil municipal et à toute la population de Cadouin, vraiment digne, par ses sentiments

religieux, de l'incomparable honneur de posséder le saint Suaire. Des voix amies se trouveront aussi dans cet auditoire pour porter cette même expression de ma gratitude aux magistrats et à la population de la ville de Belvès qui se dispose, en ce moment même, elle aussi, à faire un splendide accueil aux vénérables hôtes qu'elle recevra bientôt dans ses murs. Cadouin et Belvès, unis dans un même sentiment religieux, auront le mérite d'avoir ajouté encore à l'éclat de nos fêtes : que le Seigneur leur accorde en retour ses plus abondantes bénédictions ! »

Aux grandes solennités du jour allait succéder la fête de nuit. Vers huit heures, Cadouin, malgré l'incertitude du temps, se remplissait de brillantes lumières. Les arcs de triomphe, les haies d'arbres verts, les colonnes de verdure, les guirlandes de mousse, les jardins et les fenêtres des maisons, tout était illuminé aux lanternes vénitiennes. Nous avons particulièrement remarqué le portail de la vieille église, resplendissant de feux multicolores, qui dessinaient sur ses murs, noircis et rongés par le temps, ces mots en lettres gigantesques : *Gloire au saint Suaire*. Le grand reliquaire en mousse des dames Lagarde, dont nous avons loué, l'an dernier, la délicatesse et le bon goût, a fait sa réapparition cette année, mais avec des perfectionnements nouveaux et une profusion de lumières qui produisait le plus gracieux effet : c'est un petit chef-d'œuvre dont nous félicitons sincèrement les auteurs.

Ainsi s'est accomplie cette grande fête, honorée de la présence d'un cardinal, de deux archevêques et de trois évêques. Ceux qui ont eu le bonheur d'y assister ne l'oublieront jamais. Cette journée du 14 septembre 1873 comptera parmi les plus glorieuses de nos annales diocésaines, et contribuera puissamment, nous en avons la ferme confiance, à l'accroissement de cet antique pèlerinage.

Il y a dix ans à peine, l'église de Cadouin était une ruine et le saint Suaire presque oublié. La tourmente révolutionnaire, comme un vent dévastateur, avait flétri dans les âmes son souvenir sacré. C'est à M^{sr} Dabert que revient l'insigne honneur d'avoir relevé ce sanctuaire, et réveillé la dévotion à notre incomparable relique. Les prêtres dévoués qu'il a établis gardiens de ce précieux trésor ont tous secondé, dans la mesure de leurs forces, le zèle infatigable de leur évêque ; mais il est juste d'accorder une plus large part d'élo-

ges aux missionnaires actuels, surtout à leur supérieur, M. Campan. La restauration partielle de l'antique église, l'acquisition de magnifiques autels en marbre, de deux belles cloches, de lustres, de statues et de bannières; l'organisation de la splendide fête à laquelle nous venons d'assister sont l'œuvre de ses sueurs et de son dévouement. Qu'il en reçoive publiquement ici nos humbles et sincères félicitations.

L'abbé M. MONMONT.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M^{gr} L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES

A CADOUIN

Le 11 septembre 1873.

Surge et Ambula
Lève-toi et marche.
S. Luc, v. 23.

« EMINENCE (1), MESSEIGNEURS (2), MES FRÈRES,

» Entre le passé encore bien récent qui nous a légué de si amers et si lamentables souvenirs, et l'avenir qui se dresse devant nous, avec ses horizons fermés à nos regards, mais non à nos espérances, je rencontre un fait étrange, merveilleux, unique peut-être dans l'histoire... je veux parler de ces pèlerinages innombrables qui, depuis quelques mois surtout, se succèdent sans interruption sous nos yeux étonnés et attendris, et qui rappellent, en les dépassant même, sous certains rapports, les plus beaux âges de la foi antique. On dirait vraiment que la grande âme de la France s'est enfin réveillée et qu'une nouvelle ère va se lever sur elle-même et sur le monde.

» Un immense mouvement, irrésistible et puissant comme ces forces mystérieuses qui soulèvent les montagnes, a ébranlé

(1) S. Em. le cardinal Donnet, archev. de Bordeaux.

(2) Mgr l'évêque de Périgueux et de Sarlat, évêque diocésain, Mgr l'archevêque d'Alby, Mgr l'évêque de Rodez et Mgr l'évêque de Limoges.

les âmes : de la Méditerranée à l'Océan, des Alpes aux Pyrénées, on ne voit partout que caravanes pieuses se multipliant à l'infini et sillonnant en tous sens nos campagnes et nos villes. Les trains de plaisir sont devenus des trains de piété : ils versent des torrents de pèlerins ! et toutes ces multitudes sans nombre, avec un ensemble qui tient du prodige, avec un ordre qui défie ou plutôt qui désarme la malveillance, avec une ferveur qui pénètre d'admiration et d'espoir, vont, confiantes et émues, s'agenouiller aux sanctuaires vénérés. Hier, à Lourdes, à la Salette, à Fourvières, à Chartres, à Paray-le-Monial, à Notre-Dame du Sacré-Cœur, ... demain au Puy, à Notre-Dame de France ! aujourd'hui, ici même, à Cadouin, dans cette vieille et illustre église, qui abrite depuis plus de six siècles le *saint Suaire* de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Oui, mes frères, c'est ici que le souffle de Dieu, qui a passé sur la France, porte aujourd'hui les âmes !

» Et voyez, voyez comme on a répondu à l'appel de votre digne évêque ! Rien ne manque à la fête : ni les préparatifs grandioses, ni les décorations splendides, ni la foule pressée, ni les communions nombreuses, ni les chants harmonieux, ni les prêtres du Seigneur, ni les évêques, ni les princes de l'Eglise. A leur tête, voyez cet éminent cardinal, dont la verte vieillesse semble se jouer avec les fatigues et les ans, et dont le dévouement à la chaire de Pierre égale en éclat la pourpre dont il est revêtu... Voyez à ces côtés ce vénérable archevêque d'Alby, autrefois son compagnon dans les labeurs apostoliques, aujourd'hui son frère dans l'épiscopat. Voyez encore ces deux illustres prélats, l'un qui porte et garde sur ses lèvres la science des docteurs ; l'autre, au cœur d'apôtre, à la parole puissante et ardente, et qui, tous deux, font revivre sur les antiques sièges de Rodez et de Limoges le zèle des Amans et des Martials ! Oui, vous le voyez, mes Frères, rien ne manque à votre belle fête, pas même le soleil du bon Dieu, qui, sans doute, afin de se faire pardonner les torts de la journée, se décide enfin à nous envoyer quelques tardifs rayons pour jeter une parure de plus sur vos coteaux verdoyants et vos gracieuses vallées. Oui, monseigneur, vous pouvez être fier et heureux !

» Cette solennité répond à toutes les espérances : les vœux de votre grand cœur sont enfin satisfaits. Jouissez, jouissez de votre œuvre ! Votre magnifique mandement de 1866 a porté

ses fruits (1); le pèlerinage au saint Suaire est restauré; grâce à votre zèle, grâce au zèle des pieux enfants de saint Vincent de Paul que vous avez associés à votre œuvre, il reprendra, que dis-je? il a repris déjà ses antiques splendeurs... Ce sera la gloire de votre épiscopat; ce sera la bénédiction de votre diocèse; ce sera, j'ose le dire, l'honneur de la France et de la sainte Eglise! Monseigneur, au nom de tous, soyez remercié et béni!

» Et puisque vous m'avez chargé d'annoncer aujourd'hui la parole de Dieu à ce peuple immense, laissez-moi glaner dans vos écrits quelques épis épars pour en faire une gerbe d'honneur à la gloire du saint Suaire... Si quelque chose de bon tombe de mes lèvres, c'est à vous, monseigneur, qu'en reviendra le mérite!

» Que venons-nous faire ici, mes frères, et quel fruit devons-nous retirer de ce pèlerinage? Telle est la double pensée sur laquelle je me propose d'appeler votre attention, après que tous ensemble nous aurons salué en Marie la Reine des douleurs et la Reine des joies. *Ave Maria*.

» Que venons-nous faire ici, mes frères? Nous venons vénérer une *incomparable* relique!

» Je dis *incomparable*, car je n'en connais point de plus authentique dans son origine, de plus merveilleuse dans sa conservation, de plus belle, de plus auguste, de plus sainte dans sa destination.

» Son authenticité! Elle éclate à travers les siècles. On la suit pas à pas, d'âge en âge, comme on suit l'histoire des principaux instruments de la passion, de la croix, de la couronne d'épines, des clous, du fer de la lance; le fil de la tradition se continue sans rupture aucune, en Orient comme en Occident, à Jérusalem et à Antioche, comme à Cadouin et à Toulouse: pas un anneau ne manque à la chaîne!

» Un pèlerin du septième siècle, nommé Arculf, un évêque, il se qualifie d'évêque de la nation gauloise — de savantes recherches (2) permettent, dans une certaine mesure, de le rattacher au siège même de Périgueux — raconte les honneurs dont, de son temps et avant lui, le saint Suaire était l'objet à Jérusalem. La narration pieuse et naïve, écrite pour ainsi

(1) Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Périgueux et de Sarlat sur le *Saint Suaire* vénéré dans l'église de Cadouin, 1866.

(2) Le *Saint Suaire*, par le vicomte de Gourgues. Périgueux, 1868, p. 15.

dire sous sa dictée par un saint et savant abbé de l'ordre de Saint-Benoît, Adamnan (5), plus tard, au huitième siècle, abrégée par le vénérable Bède (6), est parvenue jusqu'à nous, accompagnant la sainte relique dans toutes ses pérégrinations, comme un indestructible authentique qui survit à tous les événements.

» Nous savons par ce précieux document (7) que le saint Suaire, après l'ascension de Notre-Seigneur, fut caché par un juif converti ; qu'il resta dans cette maison chrétienne jusqu'à la cinquième génération ; qu'étant alors tombé entre les mains des juifs, il devint l'objet d'une grande contestation entre les chrétiens et les infidèles ; que le roi des Sarrazins, interpellé par les deux partis, ordonna de le soumettre à l'épreuve du feu ; mais que les flammes ne purent l'atteindre, et, qu'après être resté quelques instants suspendus dans les airs, il descendit du côté des chrétiens. Ceux-ci, au comble de la joie, le transportèrent, au milieu des cantiques d'actions de grâces, dans le trésor de l'église de Jérusalem ; et c'est là que, pendant plus de trois siècles, il demeura entouré de vénération et d'hommages.

» Un autre document également important (8) nous apprend que le saint Suaire, vers la fin du onzième siècle, fut donné à Adhémar, évêque du Puy, qui avait suivi la première croisade en qualité de légat du Saint-Siège, et qui mourut de la peste à Antioche, en 1098. Avant de mourir, il confia la précieuse relique à des mains sûres et discrètes (9), et c'est ainsi qu'elle fut transportée en Occident, en France, et amenée à Cadouin. Les incidents de cette translation sont racontés en détail dans la chronique d'Albéric, moine des *Trois Fontaines*, au diocèse de Liège (10). Nous ne nous y arrêterons pas. Qu'il nous suffise de dire que c'est pour recevoir et abriter ce dépôt sacré que fut élevée, au commencement du douzième siècle, par les enfants de Saint-Bernard, la belle et monumentale église où nous nous trouvons en ce moment.

(5) *Ibid.*, p. 16 et suivantes.

(6) *In libello de locis sanctis. Ibid.*, p. 17.

(7) Voir le texte du document, dans le *Saint Suaire* de M. de Gourgues, aux pièces justificatives, p. 242. — Voir également la savante étude de M. Martial Delpit sur le même sujet.

(8) Voir M. de Gourgues, p. 18 et suiv.

(9) Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Périgueux, p. 28.

(10) Voir le *Saint-Suaire*, p. 27.

» A partir de cette époque, le saint Suaire devint, en Occident, l'objet de la vénération universelle. Des pèlerins sans nombre viennent le visiter. Les princes, les seigneurs, les évêques, les fidèles enrichissent de leurs pieuses libéralités le sanctuaire où il repose. Des grâces signalées sont obtenues : des miracles éclatants augmentent la dévotion des peuples ; l'Eglise elle-même fait entendre sa voix. Quatorze bulles apostoliques, émanées de Clément III, Clément VI, Urbain V, Grégoire XI, Paul III, Clément VIII, ouvrent successivement en faveur des pèlerins le trésor des indulgences, et attestent ainsi, par des monuments irréfragables, le culte immémorial et public rendu à la sainte relique(11). Enfin une vaste confrérie dont l'origine semble remonter à l'an 1140 et qui fut confirmée de nouveau en 1535 par Paul III, s'étend sur l'Europe entière (12), et fait affluer vers Cadouin les offrandes de la charité catholique.

» Mais, après les jours de splendeur, vinrent ceux de l'adversité et de l'épreuve. Les guerres du quatorzième siècle obligèrent les religieux de Cadouin à se séparer de leur précieux dépôt. Il fut transporté à Toulouse, en 1392 ; et, là encore, il fut entouré des plus grands honneurs. Il fut déposé dans l'église du Tarn et renfermé dans un coffre de cristal et d'argent donné par la ville.

» Des miracles nombreux marquèrent la présence de la sainte relique. La dévotion prit des proportions extraordinaires ; elle devint même si grande, que quand les gens du Périgord demandèrent que le saint Suaire leur fût rendu, on ne voulut pas s'en dessaisir ; il fallut, pour le reprendre, recourir à la ruse, et encore ne fût-ce qu'après plus de soixante-dix ans de réclamations et de tentatives, après une station de plusieurs années au monastère d'Obasine, dans le diocèse de Tulle, après une sentence du roi Charles VII, que les religieux de Cadouin rentrèrent définitivement en possession de leur cher trésor (13).

» Avec le retour du saint Suaire, commence pour Cadouin une ère nouvelle de prospérité et de gloire. Les grands pèlerinages reprennent leur cours : rois et peuples viennent vénérer la précieuse relique. Dès le principe, selon une pieuse tra-

(11) Voir le *Saint-Suaire*, p. 168.

(12) *Ibid.* p. 170.

(13) Le *Saint-Suaire*, de M. le vicomte de Gourgues, p. 175 et suiv.

dition admise aujourd'hui par des savants distingués, saint Louis, avant de s'embarquer pour sa seconde croisade, était venu la visiter (14). Eléonore de Guyenne avait donné l'exemple d'une semblable dévotion. A leur suite, Philippe de Valois, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Anne de Bretagne, Marie d'Anjou, Jeanne d'Aragon, et bien d'autres personnages illustres, lui envoient de royales offrandes ou viennent la vénérer en pèlerins (15). Les pèlerins affluent de toutes parts. Ils viennent du Languedoc, du Bordelais, de la Saintonge, du Limousin, de l'Auvergne, du Bourbonnais, du Poitou, du Berry (16). Ce sont les beaux jours, les grands jours de Cadouin ! Mais, comme s'il entraît dans les desseins de Dieu que le culte du saint Suaire eût, à diverses reprises, des alternatives de splendeur et d'éclipse, à l'ère de la prospérité succéda bientôt une nouvelle période de décadence et d'oubli.

» Les guerres religieuses d'une part, de l'autre l'invasion du rationalisme protestant, le relâchement de la foi et des mœurs, les abus de la commende en furent les causes. Insensiblement les pieuses caravanes diminuèrent : on délaissa le chemin du sanctuaire vénéré, et Cadouin tomba bientôt dans un état de ruines et de misères lamentables... (17). Il fallait un sauveur : le sauveur se trouva ! ce fut un évêque de Sarlat, M^{sr} de Lingendes, de sainte et glorieuse mémoire. Il fit au dix-septième siècle ce que votre vénérable évêque a fait au dix-neuvième. Il restaura le culte du saint Suaire. Non-seulement il chassa la désolation du lieu saint, non-seulement il fit une enquête canonique aussi minutieuse que complète, dans laquelle il recueillit et collationna lui-même tous les documents relatifs à l'histoire de la sainte relique (18), mais il donna à la dévotion tombée une impulsion nouvelle : il rendit au pèlerinage, en partie du moins, ses antiques splendeurs, et si, malgré les efforts de son zèle, la restauration ne fut pas complète, c'est que sans doute, mes frères, la Providence réservait cette gloire à notre temps et à votre évêque.

» Du reste, de mauvais jours devaient encore passer sur la

(14) Lettre pastorale de Mgr de Périgueux, p. 20.

(15) Ibid., p. 21.

(16) *Le Saint-Suaire*, p. 194.

(17) *Le Saint-Suaire*, p. 195 et suiv.

(18) Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Périgueux, 1866 ; p. 8 et suiv.

vieille abbaye et sur son dépôt sacré. L'orage révolutionnaire, qui fit tant de ruines, n'épargna pas Cadouin. Toutefois, des mains courageuses et fidèles sauvèrent la précieuse relique (19); elle fut préservée des atteintes de l'impiété. Dès 1797 les ostensions publiques reprirent, mais les grands pèlerinages avaient cessé. Il fallait qu'une grande voix se fit entendre pour les relever. Cette voix, vous l'avez entendue, mes frères! Nous aussi, nous l'avons entendue, puisque nous sommes ici. Elle a restauré le passé : la chaîne des temps antiques est renouée, et désormais, j'en atteste le cœur de votre évêque, j'en atteste le zèle de ses pieux et si dévoués collaborateurs, j'en atteste les grâces insignes qui déjà s'obtiennent dans ce sanctuaire vénéré, elle ne sera plus brisée!

» Vous le voyez donc, mes frères, tout se réunit pour affirmer l'authenticité de votre relique; et le témoignage des peuples et le témoignage des rois, et le témoignage des évêques et le témoignage des Papes! Bulles, chartes, diplômes, enquêtes canoniques, pèlerinages, miracles, culte public que l'on suit à travers les siècles, comme l'œil suit à travers les mers le sillage du vaisseau, c'est un ensemble de preuves incontestable, qui défie la critique la plus sévère et qui nous autorise à vous dire : Vous avez un incomparable trésor; je n'en connais pas de plus authentique dans son origine!

» J'ajoute : je n'en connais pas de plus merveilleux dans sa conservation. Votre sainte relique a passé par toutes les vicissitudes possibles. Elle a échappé aux mains des juifs et des infidèles; elle a échappé par deux fois (20) à l'étreinte des flammes; elle a échappé au péril des mers; elle a échappé au péril plus redoutable encore des révolutions et des guerres; elle a traversé les orages, les luttes, les dissentiments politiques, les dissensions religieuses; elle a subi les translations, les changements, les revendications ardentes, les enthousiasmes populaires; elle a connu les grandeurs et la gloire, les délaissements et l'oubli... Elle a tout surmonté, tout dominé, tout vaincu! Le doigt de Dieu est là où il n'est nulle part!

» Il y a plus : elle a vaincu le temps! Dix-huit siècles passés n'ont pas altéré sa fine et délicate texture! Elle est là, sous nos yeux; nous la voyons, nous la vénérons sur sa couche

(19) *Ibid.*, p. 15.

(20) Voir le *Saint-Suaire*, p. 22 et 25.

d'or et de velours, dans son intégrité première... Or, je le dis hautement, cette conservation est pour moi un miracle de premier ordre, un miracle permanent, où je ne puis m'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu! *Digitus Dei est hic!* Oui, encore une fois, je ne connais pas de relique plus merveilleuse dans sa conservation!

» Et maintenant, si de son authenticité si certaine, si de sa conservation si merveilleuse, on rapproche sa belle, son auguste, sa sainte destination, il faudra bien convenir que nous sommes en présence d'une des plus insignes reliques qui soient au monde!

» Vous savez, mes frères, que le mode d'ensevelissement usité chez les juifs et importé d'Egypte, selon toute apparence, exigeait l'emploi de plusieurs linges funèbres, de formes et de dimensions diverses (21). L'Ecriture distingue trois de ces linges sacrés, le *sindon* ou grand linceul, le *suaire* et les *bandelettes*. Celui que vous possédez ici est le *suaire*, le *suaire* de la tête, *sudarium capitis*. L'évangéliste saint Jean nous rapporte que lorsque Simon-Pierre, au jour de la résurrection, vint au sépulcre avec lui, il vit les linges déposés, *vidit lintheamina posita*; le *suaire*, qui avait été sur la tête du Sauveur, n'était pas avec les autres linges, *et sudarium quod fuerat super caput ejus, non cum lintheaminibus positum*; mais il était enveloppé séparément dans un lieu à part, *sed separatim involutum in unum locum* (22). De ces paroles évangéliques, mes frères, je tire immédiatement deux conclusions importantes.

» La première, c'est que votre possession ne porte aucune atteinte aux traditions des autres églises qui pensent avoir, en tout ou en partie, le *suaire* de N. S. (23), puisque, en dehors du *suaire de la tête* que vous possédez, il y a encore le grand linceul ou *sindon*, les *bandelettes* et autres linges funèbres, qui ont également servi à l'ensevelissement du Sauveur. La gloire de Cadouin n'obscurcit donc aucune des gloires légitimes et consacrées.

(21) Lettre pastorale de Mgr de Périgueux, p. 6.

(22) Joen. XX, 6, 7.

(23) On sait que le saint *Suaire* est vénéré dans plusieurs églises, notamment à Saint-Jean de Latran, à Turin, à Besançon, etc. — La relique de Cadouin mesure huit pieds de longueur. Ce sont exactement les dimensions données par Arculf, au septième siècle.

» La seconde conclusion, c'est que, mes frères, vous êtes en possession d'un incomparable trésor. Non-seulement le saint Suaire que vous possédez a été pénétré de tous les aromates qui ont servi à l'ensevelissement de Notre-Seigneur et qu'il était chargé de presser contre son corps sacré ; non-seulement il a été sanctifié, d'une manière générale, par ce contact immédiat avec ce divin Rédempteur, mais encore — et c'est ici que j'appelle toute votre attention — étendu de la tête aux pieds au-dessus de la sainte victime, il a, plus peut-être que toutes les autres reliques de la Passion, participé à toutes et chacune des douleurs de l'Homme-Dieu ! Il a été imprégné de ses larmes, et de ses sueurs et de son sang ! Il a recueilli, s'il en restait encore, et le sang du couronnement d'épines, et le sang de la flagellation, et le sang des mains et des pieds percés de clous, et le sang du côté entr'ouvert par la lance !... Ce contact immédiat avec toutes les sources de la vie s'est prolongé, trois jours durant, au sein du sépulcre, en sorte que l'on serait en droit de dire qu'aucune des reliques de la Passion n'a touché ni si longtemps, ni si complètement le corps de notre adorable Rédempteur, avec cette circonstance souverainement remarquable que, tandis que tous les autres instruments de la Passion : la couronne d'épines, la croix, les clous, ont été les instruments de la cruauté humaine et la cause chacun d'une nouvelle douleur, le saint Suaire, lui, n'a rien ajouté aux souffrances déjà si grandes de l'Homme-Dieu !

» Au contraire, il a été un signe, un témoignage, un hommage de vénération, de piété et d'amour ! O la belle, ô la sainte, ô l'incomparable relique ! Ah ! je ne m'étonne plus de tous les honneurs dont elle a été l'objet ! Je ne m'étonne plus que les princes et les peuples lui aient rendu un culte si solennel et si tendre ! Ah ! quand on se trouve en présence d'un pareil trésor, quand, avec les yeux de la foi et le cœur d'un chrétien, on s'approche de cette relique sans prix, si authentique dans son origine, si merveilleuse dans sa conservation, si belle, si sainte, si glorieuse dans sa destination ; quand enfin on songe aux larmes et aux sueurs divines, à ce sang rédempteur qui nous a rachetés, et que, durant trois jours elle a bu, l'âme se sent comme attendrie : les pleurs montent aux yeux, la pensée se recueille et adore, ou plutôt elle s'élance, elle traverse les espaces ; elle se transporte au sépulcre, elle se transporte au Calvaire. Elle va plus loin encore, elle va chercher l'adorable

victime jusque dans les splendeurs des cieux, consommant sur l'autel de la Jérusalem céleste son éternel sacrifice; et là, devant le trône l'Agneau rédempteur, associée à ces millions d'anges qui chantent éternellement ses louanges, elle redit avec le prophète des dernières révélations : Il est digne l'Agneau qui a été égorgé de recevoir et la vertu, et la divinité, et la sagesse, et la force, et l'honneur, et la gloire, et la bénédiction (24). A celui qui siège sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! *Sedenti in throno et agno, benedictio et honor et gloria et potestas in sæcula sæculorum* (25) !

» Encore une fois, mes frères, vous avez un incomparable trésor ! Je pense vous l'avoir démontré.

» Maintenant, quel fruit devons-nous retirer de ce pèlerinage ? C'est ce qui me reste à vous dire dans ma seconde partie.

II

» Nous devons, mes frères, retirer de notre pèlerinage au saint Suaire un double fruit : un fruit de douleur et de repentir ; un fruit de consolation et d'espérance.

» L'Homme-Dieu est un mystère plein de contrastes, où le divin et l'humain, l'absolu et le contingent, le fini et l'infini, le mortel et l'immortel se rencontrent dans un nœud insaisissable, indissoluble, incompréhensible, qu'on nomme l'*unité* de personne. De là, cette loi des contrastes qui domine tous les mystères chrétiens, depuis la crèche de Bethléem jusqu'à la croix du Calvaire, et qui fait qu'à côté de l'humiliation, de l'anéantissement, de la mort, se trouvent toujours la grandeur, la gloire, la vie.

» Les instruments de la passion participent à cette loi, et le saint Suaire, en particulier, s'offre à nous avec une double signification aussi instructive que consolante. Il est tout ensemble et un signe de douleur, d'anéantissement, de mort ; et un signe de restauration, de triomphe, de vie.

» Il signifie la mort ; car sa destination première a été de couvrir le corps exposé de l'adorable victime : il signifie la

(24) Dignus et Agnus qui occisus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem. (Apocal., 5, 12.)

(25) Apoc. V. 13.

vie ; car si le Sauveur ressuscité n'avait pas triomphé du sépulcre et de la mort, le saint Suaire ne serait pas ici l'objet de nos hommages. Sa présence au milieu de nous est un signe de résurrection et de vie.

» Or, je vous le demande, mes frères, cette double signification ne dit-elle rien à vos cœurs ?

» Pour moi, je vous l'avoue sans détour, j'y vois, d'une part, pour le passé, une image saisissante de notre histoire, et de l'autre, quant à l'avenir, j'y vois, et je voudrais que tous pussent y voir avec moi une figure, un espoir, mieux encore, une réalité !

» Oui, par sa signification douloureuse, le saint Suaire représente bien l'histoire de nos propres malheurs ! Ah ! certes, la douleur ne nous a pas manqué : nous avons bu le calice jusqu'à la lie ! nous avons connu des humiliations sans mesure, des désastres sans nom, des ruines sans exemple, des déchirements sans compensation ! Notre pauvre patrie, mutilée et sanglante, a été broyée de douleur ; elle a été jetée dans un vaste linceul ; on a lié ses bras, on a mis des gardes à ses portes, on a creusé sa tombe, et si aujourd'hui elle ne dort pas du sommeil de la mort, ce n'est pas la faute de ceux qui l'ont foulée aux pieds, ni la faute, hélas ! de ses propres enfants ! car, disons-le hautement : tout ce qui nous est arrivé, nous l'avons mérité ; c'est Dieu qui nous a frappés ; il a puni nos défaillances et nos crimes !

» Et comme si nos douleurs nationales ne suffisaient pas, il y a ajouté le poids immense, écrasant, des douleurs catholiques ! Tandis que de nos mains meurtries et ensanglantées tombait le sceptre du monde, tandis que de notre front découronné disparaissaient les derniers prestiges de nos gloires passées, notre Père, le Père de la grande famille chrétienne, violemment attaquée, dépossédé de tous ses biens, était jeté, lui aussi, dans un vaste linceul, et de sa demeure transformée en prison, il a vu et il voit encore, comme autrefois Pierre du fond de son cachot, les gardes qui veillent à ses portes ! *Et custodes ante ostium custodiebant carcerem* (26).

» O France, que tu as été coupable en abandonnant ton Père, Celui qui t'appelait et qui, malgré tout, t'appelle encore sa fille aînée ! Mais aussi, comme tu as été punie ! Les hontes,

les désastres, les douleurs se sont accumulés sur ta tête : ce n'est là que la petite partie de ton châtement... On t'a pris tes enfants ; on les a violemment arrachés de ton sein ! On t'a pris l'os de tes os, la chair de ta chair ! Tu as rempli le monde de tes gémissements ! Tu as pleuré tes enfants perdus ; et comme la Rachel des temps antiques, tu n'as pas voulu, tu ne veux pas, tu ne peux pas te consoler, car ils ne sont plus à toi ! *El noluit consolari quia non sunt !* (27) Voilà ton vrai châtement ! Ah ! quels accents égaleront jamais ta douleur !

» Autrefois Jérémie, à la vue des ruines de sa patrie, s'écriait dans ses lamentations prophétiques : O fille de Sion, tu as donc perdu toute ta beauté : *Egressus est a filia Sion omnis decor ejus* (28) ! Comment la cité, pleine de peuple, est-elle devenue isolée et déserte ? *Quomodo sedet sola civitas plena populo* (29) ? Elle est devenue comme une pauvre veuve, la maîtresse des nations : *Facta est quasi vidua Domina gentium* (30) ; la reine du monde a payé le tribut : *El princeps provinciarum facta est sub tribulo* (31) ! Ah ? reconnais-le : c'est que le Seigneur lui-même t'a moissonné au jour de sa colère : *Quoniam vindemiavit me Dominus in die furoris ejus* (32) : c'est que le Seigneur lui-même a foulé le pressoir : *Torcular calcavit Dominus* (33). J'amènerai, dit-il, le mal de l'aquilon : *Matum ego adduco ab Aquilone* (34). Je convoquerai toutes les nations du Nord : *Ecce ego convocabo omnes cognationes regnorum Aquilonis* (35). Le lion est sorti de son antre : le ravageur des nations s'est levé : *Ascendit leo de cubili suo et prædo gentium se levavit* (36). Tes cités seront dévastées : *civitates tuæ vastabuntur* (37). Ils mettront le siège autour de tes murailles : *obsident vos in circuitu murorum* (38). Il vous frappera du glaive : *percutiet in ore gladii* (39) ; non-seulement du glaive, mais de la famine et de la peste : *in gladio, et in fame, et in peste* (40). Tout ton peuple sera gémissant et il demandera du pain : *Omnis populus ejus gemens et quærens panem* (41) ; et le vainqueur sera impitoyable : il ne fléchira pas, il n'épargnera pas, il sera sans pitié ! *et non flectetur, neque parcet, neque*

(27) *Jerem.* — (28) *Jérem., lament., 1, 6.* — (29) *Ibid., 1.* — (30) *Ibid.* — (31) *Ibid.* — (32) *Ibid., 12.* — (33) *Lament., 1, 15.* — (34) *Jerem., IV, 6.* — (35) *Jerem., I, 15.* — (36) *Ibid., IV, 7.* — (37) *Ibid.* — (38) *Ibid., XXI, 4.* — (39) *Ibid., 7.* — (40) *Jerem., XXXII, 36.* — (41) *Lament., 1, 11.* —

miserebitur ! (42) Tu tendras vainement les mains, et tu ne trouveras ni soutien ni consolation ! *Expandit Sion manus suas et non est qui consoletur eam !* (43) Qui ira demander la paix pour toi ? *Quis ibit ad rogandum pro pace tua* (44). Tu désireras la paix, et cette paix, quand elle viendra, ne sera pas un bien ? *Expectavimus pacem, et non erat bonum* (45) : Tu croyais pouvoir y panser tes blessures, et voilà que l'orage éclate de nouveau sur ta tête : *Tempus medelæ, et ecce formido ! Tempus curationis, et ecce turbatio* (46) ! O glaive du Seigneur, rentre dans ton fourreau et repose-toi ! *O mucro Domini, usquequo non quiesces ? ingredere in vaginam tuam et sile* (47) ! O mon Dieu, continue le prophète, qui me donnera des fontaines de larmes pour pleurer nuit et jour les enfants tombés de la fille de Sion ? *Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis fontem aquarum, et plorabo die ac nocte interfectos filię Sion* (48) ? Mes frères, n'est-ce pas notre propre histoire, l'histoire de nos malheurs que le prophète vient de retracer trait pour trait ? Ah ! comme le peuple de Dieu, nous avons été broyés sous la douleur ! nous avons vidé la coupe jusqu'à épuisement !

» Mais pour que la douleur soit utile et féconde, il faut qu'elle soit repentante. C'est dans les flancs du repentir que germent les miséricordes divines.

» Aussi, les prophètes de l'ancienne loi ne cessaient de le redire au peuple juif : « Israël revient à ton Dieu ! Fais pénitence, pleure tes fautes, expie tes crimes, et le Seigneur te pardonnera ! »

» Nous avons été écrasés sous la main de Dieu ! nous avons touché au fond de l'abîme ! Mais enfin l'avenir nous reste. Pleurons, gémissons, prions, et la miséricorde divine pourra encore couvrir toutes nos misères ! Oui, si notre douleur est repentante, nous pouvons espérer ! Écoutons encore Jérémie. Il nous retraçait, il y quelques minutes, nos malheurs ; tournons la page ; le prophète des douleurs va devenir le prophète des espérances et des consolations ! Console-toi, au mon peuple, console-toi ! *Consolamini, Consolamini, popule meus* (49) ! O Rachel, cesse tes gémissements ! essuie les larmes de tes yeux ! *Quiescat vox tua a ploratu, et oculi tui a lacry-*

(42) *Jerem.*, XXI, 7. — (43) *Lament.*, I, 17. — (44) *Jerem.*, XV, 5. — (45) *Ibid.*, VIII, 15. — (46) *Ibid.* — (47) *Ibid.*, XIV, 19. — (48) *Ibid.*, XLVII. — (49) *Ibid.*

mis (50)! Tes fils reviendront à tes frontières. *Et revertentur filii ad terminos tuos* (51)!

» Je les édifierai comme dans le principe : *Et ædificabo eos a principio* (52). Ne crains pas, ô Jacob, ô Israël, ne crains pas! *Ne timeas serve meus Jacob; ne paveas Israel* (53)! Car voici que je te sauverai! *Quia ecce ego salvum te faciam* (54)! Et Jacob reviendra, et il sera comblé de biens, et il ne craindra plus personne! *et revertetur Jacob et cunctis affluet bonis, et non erit quem formidet* (55)! En ces jours, Judas sera sauvé! *In diebus illis salvabitur Juda* (56). En ces jours je ferai germer de David un germe de justice : *In diebus illis, germinare faciam David germen justitiæ* (57), *et regnabit rex, et faciet judicium et justitiam in terra* (58) et il fera la justice et le jugement sur la terre! Alors je leur donnerai un cœur nouveau, afin qu'ils sachent que je suis le Seigneur : *Et dabo eis cor ut sciant me quia ego sum Dominus* (59). De nouveau, ils seront mon peuple et je serai leur Dieu, parce qu'ils reviendront à moi de tout leur cœur? *Et erunt mihi in populum, et ego ero in Deum : quia revertetur ad me in toto corde suo* (60)! — Je traduis, mes frères, je n'ajoute rien; je retranche peut-être!

» Mais enfin, vous le voyez, nous pouvons espérer encore; l'avenir nous appartient si nous le voulons! ah! retournons donc au Seigneur, et des jours meilleurs se lèveront sur nous. Oui, pour moi j'espère! J'espère en la bonté de mon Dieu! J'espère en nos repentirs, en nos pleurs, en nos prières! Et de fait, pourquoi n'espérerions-nous pas? Nos malheurs n'ont-ils pas été assez grands? Le bras de Dieu est-il donc raccourci? Les trésors de sa miséricorde sont-ils donc épuisés? Les temps ne sont-ils donc pas favorables? Ne sentons-nous donc pas le souffle de Dieu qui ébranle les âmes, qui passe sur nos têtes? Ces torrents de prières qui jaillissent de toutes les lèvres chrétiennes seront-ils donc sans effet? Ne forceront-ils pas enfin dans ses derniers retranchements la justice divine, ne verrons-nous pas enfin succéder aux jours de repentir et de douleur les jours de la consolation et de la joie... O Suaire sacré de mon Sauveur, vous qui avez été associé à toutes les humiliations de sa mort comme à toutes les gloires de sa résurrec-

(50) Jerem., XXXI, 16. — (51) Ibid., 17. — (52) Jerem., XXXIII, 7. — (53) Ibid., XLVI, 27. — (54) Ibid. — (55) Ibid., XXX, 10. — (56) Ibid., XXXIII, 16. — (57) Ibid., 15. — (58) XXIII, 5. — (59) XXIV, 7. — (60) Ibid.

tion, je salue en vous le symbole de l'espoir ! Ou plutôt, ô mon Dieu ! vous qui faites et relevez les nations, vous qui avez dit par la bouche de votre prophète : *Ils viendront à moi dans les pleurs, et je les sauverai dans la miséricorde* (61), au nom de votre saint Suaire, que nous entourons en ce moment de notre plus tendre vénération, au nom de votre croix sacrée dont nous célébrons aujourd'hui la glorieuse exaltation, au nom de vos larmes, de vos sueurs, de votre sang, nous vous en supplions, souvenez-vous de vos antiques miséricordes, laissez tomber sur nous un regard de pitié et d'amour ! Dites à cette pauvre France, que vous avez faites et si grande et si belle, et qu'aujourd'hui vous voyez tombée si bas, dites-lui cette parole de vie que vous adressiez autrefois au paralytique de l'Evangile : Lève-toi et marche : *Surge et ambula !* (62)

» Oui, ô France, ô ma patrie ! entends la voix du Sauveur : *Surge et ambula !* Lève-toi : *Surge !* Lève-toi du tombeau ! lève-toi de l'abîme ! Sors de ton linceul ! Secoue la poussière de tes ruines et la honte de tes désastres ! Laisse, laisse au sépulcre tes misères et tes crimes ! Reviens à la vie ! *Surge !* Mais reviens à la vie pour marcher ! *Surge et ambula !* Marche devant toi, les yeux et le cœur tournés vers le ciel ? Marche vers l'avenir avec un cœur humilié, mais régénéré dans les pleurs du repentir et plein de confiance dans les divines miséricordes ?

» Reprends ta place dans le monde ; reprends tes nobles et glorieuses destinées ! *Surge et ambula !* Laisse de côté les rêves insensés et les aspirations inutiles. Ton rôle à toi, et certes il est assez grand, c'est d'être la nation chrétienne, Souviens-toi que tu es née sur un champ de bataille, sous les bénédictions du Dieu de Clotilde et de Clovis ! Souviens-toi que la foi chrétienne a abrité ton berceau, a marqué tes premiers pas dans le monde ! Souviens-toi que tes pères s'honoraient d'être les soldats de Dieu, les *sergents* du Christ ! Ah ! suis leur exemple ! Demeure toujours le soutien des nobles causes, le défenseur du droit, l'apôtre de la vérité ! Demeure surtout la fille aînée de l'Eglise, et, je t'en réponds, tu retrouveras toutes tes grandeurs passées ! *Surge et ambula !*

» Je termine, mes frères. Un jour, et c'est l'évangile de ce

(61) *In fletu venient et in misericordia reducam eos.* (Jérém., XXXI, 9.) —

(62) Luc, V, 23.

matin qui me rappelle ce souvenir, Notre-Seigneur se rendait à la ville de Naïm. Il rencontre une pauvre veuve qui suivait, désolée, le corps de son fils unique. Il s'approche, il voit la douleur de la mère, il en est touché : *Ne pleure pas*, lui dit-il, *noli flere* ! (63). Et faisant arrêter le cercueil, il s'écrie : Jeune homme, je te dis, lève-toi ! *Adolescens tibi dico, surge* ! (64). Et celui qui était mort, se leva ! *et resedit qui erat mortuus* ; et il le donna, il le rendit à sa mère, *et dedit illum matri suæ* ! (65).

» Vos cœurs, mes frères, ont déjà compris, je n'en doute pas ! Cette mère désolée qui suit le cercueil de son fils, c'est la sainte Eglise catholique, notre mère à tous, la mère de tous les peuples ; mais, j'ose le dire, plus spécialement encore la mère du peuple français. Ah ! certes, à elle aussi la douleur n'a pas été épargnée ! Elle aussi a connu la désolation et le deuil ! *Posuit me desolatam et tota die mœrore confectam* (66) ! Les rues de Sion ont pleuré et pleurent encore ! *Vixit Sion lugent*. Ses portes ont été détruites : *Omnes portæ ejus destructæ*. Ses prêtres, ses pontifes ont gémi : *Sacerdotes ejus gementes*. Ses vierges sont pâles et tremblantes : *Virgines ejus squalidæ*, et elle-même est opprimée dans l'amertume : *Et ipsa oppressa amaritudine* (67). Et pourtant, malgré toutes ses douleurs, alors qu'au milieu de nos désastres tous nous abandonnaient, alors qu'en présence des succès inouïs du vainqueur tous gardaient le silence, elle seule, par la bouche de son Pontife suprême, a parlé ; elle a prié, elle a intercédé pour nous !...

» Ah ! un mot explique tout : Elle est mère, et il s'agissait de sa fille aînée ! Mon Dieu, j'ignore vos desseins ; j'ignore si votre justice est enfin satisfaite ; mais, enfin, s'il entre dans vos vues de miséricorde de dire bientôt à la sainte Eglise : Ne pleurez plus ! *Noli flere* ! s'il entre dans les projets de votre paternelle Providence, — et je l'espère, oui, je l'espère, en mon cœur de Français et d'évêque, — de dire aussi à notre pauvre patrie la parole de résurrection et de vie, *Surge et ambula*, ah ! de grâce, achevez votre œuvre ! et en sauvant, en ressuscitant la France, rendez-la à sa mère : *et dedit illum matri suæ* ! Oui, rendez la France à l'Eglise sa mère ?

(63) Luc, VII, 13. — (64) *Ibid*, 14. — (65) *Ibid.*, 15. — (66) *Lament.*, 13.
— (67) *Ibid*, 1, 4.

» L'Eglise a besoin de la France ! Elle compte, elle comptera toujours sur sa foi, sur son dévouement, sur son cœur : mais, j'ose le dire, la France a encore plus besoin de l'Eglise : car c'est en elle seule qu'elle trouvera la doctrine, la vérité et la vie ! Ah ! puissent-elles, appuyées l'une sur l'autre, se relever du même coup ! Puissent-elles, après avoir été associées aux mêmes douleurs, retrouver ensemble et la paix, et la joie et le triomphe ! O France ! encore une fois, lève-toi ! *Surge* ! Marche, appuyée sur ta Mère et l'appuyant toi-même, *Surge et ambula* ; et alors, j'en réponds, après avoir étonné le monde par la grandeur de ta chute, tu l'étonneras plus encore peut-être par l'éclat incomparable de ta résurrection ! Ainsi soit-il. »

CONSECRATION

nu

NOUVEAU SANCTUAIRE DE CAPELOU

Le 16 septembre 1873.

Avant d'entrer dans les détails de cette fête imposante, sœur de celle de Cadouin par la pompe des cérémonies, l'affluence des pèlerins et la présence des mêmes prélats, donnons brièvement quelques notions préliminaires sur Capelou.

Capelou, du mot latin *Capellula*, signifie, dans l'idiome populaire du pays, petite chapelle. L'ancien sanctuaire, qui vient d'être remplacé par un temple magnifique, était humblement assis sur les pentes rapides d'un coteau désert, situé à deux kilomètres de Belvès, entre de hautes collines couvertes de grands bois. Rien ne le signalait à l'attention du touriste ou des savants. La foi seule y conduisait, depuis plusieurs siècles, les populations reconnaissantes.

Qu'on se représente une construction vulgaire, une pauvre chapelle sans voûte, aux murs humides, au pavé inégal, ombragée par de vieux ormeaux. A quelques pas, en avant et au-dessous de l'entrée principale, jaillissait une source abondante, dont les eaux fraîches et transparentes étaient avidement recueillies par les pèlerins. A l'intérieur de ce sanctuaire si humble, si dépouillé, l'œil distinguait quelques peintures murales à demi effacées par le temps et l'humidité. A côté du maître-autel, sur un petit trône en bois orné de quelques fleurs, était placée la statue miraculeuse. Cette statue, en pierre très dure, mesure vingt-cinq centimètres de hauteur. Elle porte le cachet d'une haute antiquité et la trace des injures du temps. La Vierge est représentée assise ; sur ses genoux repose le corps inanimé de son divin Fils.

Cependant, malgré sa nudité, ce sanctuaire avait été le théâtre de nombreux miracles. L'affluence des pèlerins y était si grande autrefois, qu'à certaines époques de l'année, la ville

de Belvès ne pouvait les contenir. Pour procurer à ces pieux étrangers un abri durant la nuit, on se voyait obligé de construire des tentes au milieu des champs.

Sans doute, depuis longtemps, les multitudes ne venaient plus aussi nombreuses à Capelou ; mais l'antiquité vénérable de ce pèlerinage, les prodiges d'une authenticité incontestable qui s'y sont opérés, le concours des populations environnantes restées inébranlables dans leur foi, malgré la révolution et ce scepticisme contemporain qui pénètre jusqu'au sein des campagnes signalèrent Capelou à l'attention des évêques réunis au concile provincial d'Agen, en 1859. Ce concile l'a classé au rang des principaux pèlerinages de la province ecclésiastique de Bordeaux. Ajoutons que les Souverains Pontifes Grégoire XVI et Pie IX l'avaient déjà enrichi des plus précieuses indulgences.

Que manquait-il à Capelou pour reconquérir son ancienne célébrité ? Un sanctuaire plus vaste, plus en rapport avec les exigences du culte, plus décent, plus digne de la majesté de Celle que les pèlerins viennent invoquer. Ce sanctuaire est construit. M^{sr} George, de vénérée mémoire, en avait posé la première pierre ; mais les travaux avaient été forcément interrompus par suite de manque de ressources. Il était réservé à M^{sr} Dabert de continuer et d'achever l'œuvre de ses prédécesseurs avec le produit des quêtes diocésaines et par des sacrifices personnels très considérables. C'est pour consacrer ce nouveau sanctuaire qu'a eu lieu la grande cérémonie du 16 septembre.

Nous avons déjà dit que le cardinal-archevêque de Bordeaux et les autres évêques, qui assistaient à la fête de l'ostension du saint Suaire, étaient venus ajouter aux pompes de la cérémonie l'éclat de leur présence. Ces prélats avaient quitté Cadouin le 15 au matin pour se rendre au château de la Bourlie, chez M. de Commarque, qui leur avait offert une noble et cordiale hospitalité. Ils sont partis le soir pour Belvès, où ils sont arrivés vers 5 heures. Toute la population était sur pied. La municipalité, accompagnée de deux brigades de gendarmerie, était allée les attendre à l'entrée de la ville. Ils ont été complimentés par M. Fongauvier, maire de Belvès, qui leur a souhaité, en excellents termes, la bienvenue. Puis la procession, composée d'une cinquantaine d'ecclésiastiques en habit de chœur, et précédée de la croix, a pris le chemin de l'église

au chant du *Benedictus*. La municipalité et une foule immense accompagnaient les prélats.

Tout Belvès était pavoisé; mais la grand'rue qui conduit de la route à l'église paroissiale, en traversant le milieu de la ville, offrait un spectacle des plus pittoresques et des plus gracieux. C'était comme une immense avenue, où les branches vertes, les guirlandes de buis, les colonnes de feuillage cachaient la façade des maisons et formaient sur nos têtes une voûte odorante de verdure et de fleurs. Ces ornements, laissées à l'initiative privée, et par suite moins régulières que celles de Cadouin, se distinguaient par une grande variété de dessins et portaient un cachet d'originalité qui charmait les regards. Les habitants ont déployé un zèle extraordinaire pour ces décorations. Plusieurs d'entre eux étaient allés dépouiller les grands arbres et arracher de jeunes pins dans des forêts distantes de quinze kilomètres. De mémoire d'hommes, à Belvès, nul n'avait vu de réception épiscopale aussi solennelle.

La population avait déjà envahi l'église paroissiale quand les prélats y sont arrivés. En les accueillant sur le seuil, M. l'abbé Dambier, curé-doyen, a prononcé les paroles suivantes, que nous sommes heureux de citer :

« EMINENCE, MESSEIGNEURS,

» Ce n'est pas sans éprouver un profond embarras et une vive émotion que je me permets de prendre la parole en présence d'un prince de l'Eglise et des prélats éminents qui ont bien voulu honorer de leur assistance la fête de la consécration de la nouvelle église de Notre-Dame de Capelou.

» Mais, puisque c'est le devoir et l'honneur de ma charge, daignez me permettre, Messieurs, d'en user pendant quelques instants pour exprimer les sentiments qui surabondent en ce moment dans mon cœur.

» Sentiment de joie tout d'abord, et d'une joie bien vive, en voyant enfin terminé le nouveau sanctuaire de Notre-Dame de Capelou, qui, par sa propreté et par son architecture élégante et gracieuse, répond, jusqu'à un certain point, à la dignité de l'auguste patronne du lieu et à la célébrité du pèlerinage qui y est établi depuis si longtemps.

» Que de fois les habitants de cette paroisse et les nombreux pèlerins qui viennent ici chaque année, et nous-mêmes, n'a-

vons-nous pas été attristés en voyant la pauvreté, la dégradation de l'ancienne chapelle ! Que de fois n'avons-nous pas gémi en voyant combien peu cette chapelle était en rapport avec l'importance de l'œuvre à laquelle elle était consacrée !

» Mais aussi, quelle joie maintenant pour nous, Messieurs, de voir le nouveau sanctuaire de Notre-Dame de Capelou, qui, par sa solidité, par son élégance et par ses dimensions beaucoup plus considérables, va faire disparaître tous ces inconvénients.

» Désormais, nous serons heureux de penser que si nous n'avons pas fait tout ce que la grandeur et la gloire de Marie peuvent demander, nous avons fait, du moins, tout ce qui nous était possible dans notre position, tout ce que nos ressources nous permettaient de faire ; et nous avons lieu de penser que Marie se plaira à recevoir nos prières dans son nouveau sanctuaire.

» Le second sentiment qui m'anime en ce moment, Messieurs, est un sentiment de vive reconnaissance et d'actions de grâces à l'égard de tous nos bienfaiteurs.

» Oui, Messieurs, actions de grâces tout d'abord à la divine Providence, de ce qu'elle a permis que Marie ait choisi, dans la paroisse de Belvès, la petite solitude de Capelou, pour en faire l'un des théâtres de ses bontés et de ses faveurs.

» Actions de grâces à Marie elle-même, à Notre-Dame de Capelou, pour tant d'infirmes et de malades qu'elle a guéris, pour tant d'affligés qu'elle a consolés, pour tant de pécheurs qu'elle a convertis, pour tant de grâces et de bénédictions qu'elle n'a jamais cessé de répandre sur toute la contrée.

» Actions de grâces à Nos Seigneurs les évêques de Périgueux, pour la bienveillante protection qu'ils ont toujours accordée à ce pèlerinage : à M^{sr} Georges d'abord, qui, le premier, au concile d'Agen, tenu en 1859, a fait inscrire le pèlerinage de Capelou au rang des principaux pèlerinages de la province ecclésiastique de Bordeaux, qui a eu l'idée de reconstruire l'ancienne chapelle, et qui a posé et béni la première pierre du nouvel édifice ; à M^{sr} Baudry, qui était animé, à cet égard, des dispositions les plus favorables, mais à qui une mort prématurée n'a pas permis de faire ce qu'il avait projeté ; à M^{sr} Dabert surtout, notre bien-aimé évêque actuel, qui, par des quêtes diocésaines d'abord, et puis par des sacrifices personnels très-considérables, nous a donné le moyen de commencer et

d'achever notre église ; actions de grâces aussi à tous les souscripteurs qui ont bien voulu participer à cette œuvre par des offrandes plus ou moins considérables.

» En parlant de reconnaissance, Messeigneurs, pourrais-je oublier d'exprimer, en mon nom et au nom de tous mes paroissiens, la gratitude dont nous sommes pénétrés pour l'insigne honneur que vous nous faites en assistant à la cérémonie de la consécration de la nouvelle église de Notre-Dame de Capelou. Désormais vos noms vivront dans nos cœurs, et ceux qui viendront après nous aimeront à se rappeler qu'un jour Belvès et Capelou ont été honorés de la présence d'un prince illustre de l'Eglise et de cinq prélats éminents par leur science et par leurs vertus.

» Enfin, Messeigneurs, le troisième sentiment qui m'anime en ce moment est un sentiment d'espérance.

» J'espère d'abord, et qui ne l'espérerait pas aussi, que Marie, qui a déjà rendu son ancienne chapelle, malgré son dénuement et sa pauvreté, célèbre par les faveurs qu'elle y a accordées depuis un temps immémorial, voudra bien rendre son nouveau sanctuaire beaucoup plus célèbre encore.

» J'espère aussi que le nombre des pèlerins, déjà très considérable, s'accroîtra de plus en plus, et que nous verrons reparaître ces affluences des temps passés, dont j'ai souvent entendu parler par les anciens de la contrée ; j'espère que les paroisses entières, de loin comme de près, viendront en rangs plus pressés que jamais offrir leurs hommages à Notre-Dame de Capelou.

» J'espère enfin, Messeigneurs, que le pèlerinage de Notre-Dame de Capelou exercera, de plus en plus, une salutaire influence sur la contrée et sur les contrées environnantes, en y faisant fleurir plus que jamais la foi, la piété, la pureté et toutes les vertus qui, en sanctifiant les hommes ici-bas, les rendent dignes d'être couronnés dans un monde meilleur.

» Tels sont, Messeigneurs, les sentiments de joie, de reconnaissance et d'espérance qui animent, en ce moment, le cœur du curé de cette paroisse, sentiments qu'il a cru devoir exprimer, en votre auguste présence, afin qu'étant bénis par vous, ils contribuent à faire porter des fruits plus abondants et plus précieux au pèlerinage de Notre-Dame de Capelou. »

Dans sa réponse, le cardinal-archevêque a félicité M. le curé

de la sollicitude qu'il a déployée pour la construction du nouveau sanctuaire de Capelou, et a exprimé tout le bonheur qu'il éprouvait, ainsi que ses vénérables collègues, à visiter une population si chrétienne, et l'un des principaux pèlerinages de sa province ecclésiastique. Les évêques sont allés ensuite prendre place dans le chœur. L'église était comble. M^{sr} l'archevêque d'Alby a bien voulu prononcer quelques paroles d'édification sur le culte de la sainte Vierge. Après la bénédiction du Très-Saint Sacrement, donnée par M^{sr} l'évêque de Rodez, M^{sr} Dabert est monté en chaire et a remercié, avec effusion, les habitants de Belvès de la consolation qu'ils procuraient à son cœur de père en accueillant, par de telles démonstrations, ces éminents princes de l'Eglise.

La consécration du nouveau sanctuaire de Capelou a commencé le lendemain matin à 6 heures. M^{sr} l'Evêque de Périgueux était assisté, dans cette longue cérémonie, par MM. Bigneau, économiste du Petit-Séminaire de Bergerac, et Colomb, curé de Doissac; M. l'abbé Seguin dirigeait le chant, exécuté par un groupe de prêtres et de séminaristes.

A 9 heures, le clergé est allé prendre les saintes reliques à l'église paroissiale. Placées sur un brancard en velours rouge frangé d'or, et portées processionnellement, de Belvès à Capelou, au chant des hymnes, par quatre jeunes prêtres vêtus d'ornements sacrés, elles étaient précédées par une centaine d'ecclésiastiques, en habit de chœur, et suivies par les évêques. Avant de pénétrer dans l'intérieur du temple, le clergé et les évêques ont fait le tour des murs extérieurs, au chant du *Kyrie eleison*; puis les portes, restées closes jusque-là, ont été ouvertes, et la multitude s'est précipitée dans la nef. A la fin de la cérémonie, M^{sr} l'Evêque de Périgueux est monté en chaire et a lu, en présence du clergé et de tout ce peuple, l'acte de consécration suivant, à Notre-Dame de Capelou :

CONSÉCRATION A NOTRE-DAME DE CAPELOU.

« O Marie, Notre-Dame de Capelou ! nous voici prosternés devant votre image vénérée pour nous consacrer à vous et implorer votre maternelle pitié.

» Ce lieu béni est un de ceux que vous avez choisis, dès les jours les plus anciens, pour y établir le siège de vos miséricordes ; et vous seule, après Dieu, connaissez le nombre des

faveurs spirituelles et temporelles que vous y avez accordées à vos dévots pèlerins. Daignez accepter ce nouveau sanctuaire que nous vous avons édifié dans la joie de nos sacrifices, et que, dans la joie de nos cœurs, nous dédions à votre gloire. Qu'il soit à vos yeux ce qu'il est dans notre ferme volonté, le symbole durable de notre filial et entier dévouement à votre service !

» Oui, ô notre divine Mère, en vous consacrant ce sanctuaire, c'est nous-mêmes, nous tous, Evêque, prêtres et fidèles de ce diocèse, qui consacrons nos cœurs à votre Cœur immaculé. Et, afin que cette consécration vous soit plus agréable, nous l'unissons à celle que tant de fois vous avez reçue ici même de nos pères.

» Nos pères, nous le confessons humblement, étaient plus croyants que nous. Plus pénétrés de ce sentiment si chrétien, que cette terre est une vallée de larmes et cette vie passagère une milice spirituelle, l'image sous laquelle ils aimaient à vous contempler, c'était celle de la Mère des douleurs tenant sur ses genoux, au Calvaire, le corps inanimé de son fils, et l'attribut sous lequel ils aimaient à vous invoquer de préférence, était celui de Notre-Dame de pitié. Et, parmi les pèlerins accourus dans ce lieu, pendant plusieurs siècles, pour vous contempler et vous invoquer ainsi, combien eurent le bonheur de voir leurs prières exaucées ! O Notre-Dame de pitié ! si notre foi, hélas ! est loin d'égaliser la foi de nos pères, nos besoins surpassent leurs besoins, et vous êtes aussi notre mère ! Secourez la sainte Eglise, si généralement méconnue dans sa tendresse, si outragée dans son autorité, et, à cette heure, si cruellement persécutée dans son Chef auguste et dans un grand nombre de ses évêques, de ses prêtres et de ses fidèles. Secourez la France, notre patrie, mutilée par l'étranger, déchirée par la division, accablée sous le poids de ses longues erreurs, mais qui fait effort, en ce moment, pour rentrer dans les voies de sa vocation chrétienne. — Conservez longtemps à leurs Eglises notre éminent métropolitain et les vénérables prélats qui sont venus célébrer avec nous cette fête de la dédicace de votre sanctuaire. — Enfin, ô Notre Dame de Capelou ! daignez couvrir de votre protection maternelle l'Evêque, les prêtres, les religieux et religieuses, et tous les fidèles de ce diocèse. Consacré déjà au sacré Cœur de votre divin Fils, notre cher Rédempteur, nous le consacrons encore

en ce jour à votre Cœur immaculé. Nous vous en proclamons la Reine et la Patronne à jamais. *Amen.* »

La messe pontificale a suivi l'acte de consécration. Le cardinal-archevêque était assisté par MM. Fonteneau et Bonnet, vicaires-généraux de Bordeaux et de Périgueux. Les évêques étaient placés dans le sanctuaire, du côté de l'Evangile ; du côté opposé se trouvait la municipalité de Belvès. Derrière les prélats, se tenaient debout plus de deux cents prêtres ; puis venait la masse des fidèles dont les flots, de plus en plus pressés, firent craindre, un instant, quelque sérieux accident. Après l'Evangile, le vénérable métropolitain a prononcé, du haut de la chaire, l'homélie suivante, qu'il a daigné nous communiquer et que nous avons la joie d'offrir à nos lecteurs :

« MESSEIGNEURS (1),

» Nous sommes encore sous le charme de ce que nous avons vu à Lourdes, à Issoudun, à Cadouin. Ces spectacles consolants sont un sujet de grande édification pour la catholicité tout entière. Nos chers Bordelais ont eu aussi leurs fêtes locales. Des milliers de fidèles sont accourus à Arcachon, Verdelaïs, Lorette et Talence, la sérénité au front, la prière sur les lèvres, pour demander le salut de la France et la liberté du Saint-Père, par les cœurs de Jésus et de Marie ! Quiconque a entendu ces légions de pèlerins répétant comme vous, chers habitants de Belvès et de Capelou, avec un saint enthousiasme, les cantiques inspirés par nos derniers malheurs, a reconnu ce qu'était un peuple demeuré chrétien, malgré ce qu'on a fait pour lui ravir le trésor de sa foi. Rien qui pût être une déviation du but proposé n'est venu attrister le ciel de nos dernières solennités.

» Dans tous les sanctuaires, les réceptions faites par les autorités locales et par les populations aux vénérés pontifes qui ont pris une part active à ces cérémonies, ont dépassé tout ce que nous avions lieu d'attendre. Les étrangers accourus de toutes parts s'associaient d'une manière touchante à ces manifestations. Les cités et les bourgades, à cette occasion, s'étaient transformées. Chaque maison, comme à Belvès, Ca-

(1) De La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges ; Lyonnet, archevêque d'Alby ; Dabert, évêque de Périgueux et Sarlat ; Duquesnay, évêque de Limoges ; et Bourret, évêque de Rodez.

douin, Issoudun et Arcachon, disparaissait sous une décoration de guirlandes, de tentures et de fleurs ; les églises, ornées de riches draperies, semblaient, avec leurs flèches aériennes, prendre, comme les cœurs, leur élan vers le ciel.

» Chose plus admirable encore, nos très chers frères, c'était le recueillement universel, la pensée de Dieu et la confiance en Marie.

» Tous les fidèles ne pouvant entreprendre de lointains pèlerinages, les évêques ont mis à leur portée ce grand bienfait du catholicisme. Ils ont ressuscité les anciennes dévotions et accueilli avec bonheur les nouvelles que le ciel leur envoyait ; en sorte, qu'actuellement tous les âges, toutes les conditions peuvent prendre leur part de ces solennités, qui rappellent à l'âme ses devoirs et lui font mieux comprendre la grandeur de ses destinées.

» Je ne vous dirai rien, nos très chers frères, sur l'objet de la cérémonie qui nous réunit. On l'a fait dans les exercices qui ont précédé notre pèlerinage. M^{sr} l'évêque de Limoges vous donnera, dans son admirable langage, de plus longs développements ; nous nous proposons un but plus général, et cependant tout de circonstance.

» Nous venons, sur l'invitation de votre digne pontife, au nom de la province ecclésiastique de Bordeaux, affirmer une fois de plus les vieilles croyances de nos pères et protester contre la recrudescence d'impiété qui s'est fait jour, dans d'autres contrées que la vôtre, à l'occasion des pèlerinages.

» Il n'est aucun de vous qui n'ait saisi le caractère spécial de la lutte contemporaine de l'irréligion contre nos mystères. Nous ne sommes plus au temps des discussions théologiques ; l'erreur a déserté ce champ de combat ; elle n'interroge plus, elle n'examine pas, elle approfondit encore moins ; elle nie, elle nie audacieusement, obstinément ; la négation absolue est son arme unique. Parler aux sceptiques actuels de l'intervention de Dieu dans toutes les choses de ce monde, des châtiments dont il frappe les ennemis du surnaturel, qui vient de se manifester à Lourdes, à Verdelais, à Fourvières, à Capelou ; dites-leur que Dieu se trouve là, d'une manière plus sensible, qu'il y est avec sa divine Mère, avec ses saints, avec ses anges, qu'il y guérit les malades, y convertit les pécheurs, y console les affligés. Prononcez le mot de miracle devant un homme à parti pris, dites-lui que vous avez vu et qu'il peut

voir les merveilles qui ont frappé vos regards. Engagez-le à jeter les yeux sur ces monuments splendides, élevés, comme par enchantement, sur le sommet des Alpes, dans une gorge des Pyrénées, dans les plaines d'Issoudun et de Paray-le-Monial, ou dans un vallon du Périgord. A ces preuves si éclatantes, à des faits miraculeux si palpables, il n'oppose que la négation ou le sarcasme, trop facilement, hélas ! acceptés par la foule ignorante ou prévenue.

» Ne nous est-il pas permis de rappeler, à ceux qui ne voient pas là des prodiges, ce mot de l'un de nos célèbres apologistes : *terram undique lustra, cœlos mente scrutare, ac perspice nûm sit in universis creatis aliud ejus modi miraculum ?* (1) L'arcourez le monde, méditez les merveilles du firmament et voyez si, parmi les prodiges de la création, il y a un fait miraculeux plus considérable que ce qui se passe dans nos pèlerinages; osez ensuite entonner un chant de triomphe que vous qualifierez de glas du surnaturel, comme le fit, en 1830, un des chefs de file de l'impiété. Il prophétisait que le catholicisme (je répète, en l'adoucissant, son expression plus que triviale) n'en avait que pour quelques années dans les entrailles. Qui donc a raison d'eux ou de nous quand nous proclamons, devant cette honorable assistance et devant tous les catholiques de notre pays, qui volent sur nos voies ferrées, sillonnent les fleuves et les mers, que la foi de nos aïeux n'est pas morte, qu'elle se réveille, et que la religion, comme son fondateur, se montre, à nos regards, *pleine de grâce et de vérité ? Plenum gratiæ et veritatis*. Faisons donc place au surnaturel, préparons ses voies triomphales, *iter facite ei qui ascendit super occasum*. Son nom, c'est le Seigneur, souverain maître de toutes choses. *Dominus nomen illi*.

» Ce langage, nos très chers frères, on s'était borné, jusqu'à ce jour, à le tenir en famille, au foyer chrétien ou dans de pieuses réunions, tandis que les feuilles à bon marché, les revues à la mode, et les philosophes de la rue ou de la taverne répétaient, avec ensemble, que le surnaturel est chose absurde ou chimérique, qu'il ne fallait pas plus croire au miracle qu'au retour de la dime ou de l'inquisition, confondant ainsi,

(1) Sermo Sancti procli in concilio ephesino.

d'une manière perfide, l'intervention de Dieu avec les institutions purement humaines.

» Afin de montrer, nos très chers frères, que le miracle n'avait pas fait son temps, il fallait un enseignement moins circonscrit que celui de l'Eglise et du Séminaire ; il fallait une affirmation publique, universelle ; c'est alors que se sont organisés les pèlerinages d'une extrémité de la France à l'autre, pour ne parler que de notre pays, et les pèlerinages, avec les nombreux miracles qui s'y renouvellent, sont l'affirmation la plus authentique du Divin. Le cri de la conscience des catholiques de toutes les nations, qu'ils soient Anglais, Belges, Hollandais, Suisses, Allemands, Espagnols, Italiens, comme nous les avons rencontrés à Issoudun, répond ainsi, avec l'infailibilité qui lui est propre, aux négations de l'incrédulité. La terre s'est ébranlée, *terra mota est* et le Dieu de clémence, le Dieu vainqueur vient sauver Rome et la France. *Caeli ac nubes distillaverunt aquas. Amen.* »

Après la messe pontificale, M^{sr} l'évêque de Limoges, qui avait déjà consacré un autel, a bien voulu, sur l'invitation de notre Évêque, adresser quelques paroles à cette foule immense qui n'avait pu pénétrer dans le nouveau sanctuaire, très insuffisant pour la circonstance, malgré ses proportions considérables. Les pentes rapides du coteau, la prairie et les champs environnants étaient couverts par ces flots humains. Dix mille pèlerins étaient là, accourus des divers points du Périgord, du Quercy et de l'Agenais. M^{sr} Duquesnay s'est placé sur une petite éminence et a commenté, devant cette multitude si avide de l'entendre, quelques paroles du pontifical, relatives à la consécration de l'autel. Il a montré la nécessité pour tous les chrétiens de réprimer dans leur cœur les passions avilissantes, principalement l'orgueil, l'avarice et la volupté ; d'être, en un mot, des autels vivants, purifiés par la grâce et sanctifiés par les sacrements de l'Eglise.

Cette pensée a été développée dans un très-beau langage et avec une chaleur, une éloquence qui ont provoqué des applaudissements. La voix puissante de l'orateur atteignait sans peine les derniers rangs de l'auditoire.

Les cérémonies du matin ont été closes par la bénédiction solennelle, donnée par les évêques réunis, à la foule prosternée ; le clergé et les pèlerins ont repris ensuite le chemin de Belvès. Il était une heure de l'après-midi.

Le temps, assez incertain toute la matinée, est devenu très pluvieux le soir. Les vêpres solennelles, présidées par le cardinal-archevêque, ont été chantées à 4 heures à Belvès. Trois cents prêtres environ remplissaient le sanctuaire et couvraient jusqu'aux marches de l'autel. Les évêques occupaient leurs sièges. La foule était immense et n'avait pu pénétrer tout entière. Après le chant du *Magnificat*, M^{sr} l'évêque de Limoges a gravi les degrés de la chaire, et a pris pour texte de son discours ces paroles : *Astitit regina a dextris tuis*.

L'éloquent prélat a parlé sur les pèlerinages. Après nous avoir dit que ces pieuses et lointaines pérégrinations n'étaient pas une nouveauté, mais remontaient aux temps primitifs de l'Eglise, témoins le saint sépulcre à Jérusalem, le tombeau des Saints Apôtres à Rome, celui de Jacques de Compostelle en Espagne, etc., il s'est demandé à quoi servaient les pèlerinages. A cette grave question, qu'il se posait à lui-même, M^{sr} Duquesnay a répondu que les pèlerinages étaient : une manifestation de la foi ; qu'ils retrempaient le patriotisme et fortifiaient les mœurs chrétiennes.

Le vénérable évêque a développé ces trois pensées avec beaucoup d'ampleur et une véritable éloquence. On reconnaît facilement en lui le prédicateur qui, après avoir évangélisé comme missionnaire les principales villes de France, avait conquis une place distinguée parmi les orateurs sacrés de la capitale. Il possède, du reste, toutes les qualités extérieures de l'orateur : une taille élevée, une voix puissante, sympathique, et, chose rare, d'une netteté parfaite ; un geste plein de noblesse et de naturel ; une diction parfois saisissante, toujours élégante et correcte. Saphysionomie, mélange d'austérité et de douceur, traduit les émotions d'une âme ardente et infatigable pour le bien. M^{sr} Duquesnay est essentiellement un homme de parole spontanée, un improvisateur. Aussi sommes-nous privé du bonheur de reproduire ici le texte de son discours. Nous le regrettons vivement. Les prêtres et les fidèles qui ont eu la bonne fortune d'entendre cette parole ardente, pleine de foi et d'autorité, en conserveront un précieux souvenir.

Après cette éloquente prédication, les voix mâles et puissantes des trois cents prêtres, massés dans le chœur, ont entonné le *Tantum ergo* ; et la bénédiction du T.-S. Sacrement, donnée par M^{sr} l'archevêque de Bourges, a clôturé les imposantes cérémonies de cette mémorable journée.

Avant de clore notre récit, nous croyons utile de donner une courte description du nouveau sanctuaire qui a remplacé la vieille chapelle de Capelou.

Cet édifice, nous pourrions dire ce gracieux monument, construit par M. Valeton, architecte à Bergerac, appartient au style romano-ogival, et mesure 35 mètres de long sur 8 mètres de large. Il compte 29 croisées, ornées de vitraux, charmants de dessins et de couleurs, qui représentent les principaux traits de la vie de la T.-S. Vierge, l'origine du pèlerinage de Capelou et les Madones des plus célèbres sanctuaires de France (1). Le chœur est de forme pentagone. Le clocher consiste en une grande tour carrée, à trois étages, surmontée d'une flèche très élancée. Il est bâti en magnifiques pierres de taille, mesure 85 pieds d'élévation, et n'a pas mal de ressemblance avec celui de Notre-Dame de Bergerac.

Le maître-autel, style gothique, en pierre fine du Poitou, est vraiment beau. Il mesure 6 mètres de hauteur. Le tabernacle est surmonté d'une exposition très gracieuse, avec quatre anges sur les côtés, et un charmant clocheton par dessus. Les bas reliefs de la table d'autel et du rétable sont d'un travail irréprochable. Des deux autels placés dans les chapelles latérales, celui de droite est dédié à sainte Anne, celui de gauche, à sainte Madeleine. Ils sont de la même matière que l'autel principal et se distinguent aussi par leurs gracieux bas reliefs (2).

Et maintenant que dirons-nous en terminant ? Après avoir assisté aux splendides fêtes de Cadouin et de Capelou, nous nous écrierons avec le psalmiste : *Hæc est dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in eâ* (3). Ce sont là vraiment des jours que le Seigneur a faits, réjouissons-nous en lui et tressaillons d'allégresse.

Pèlerins de Cadouin et de Capelou, continuez à vous rendre à rangs pressés à ces glorieux sanctuaires. Ah ! que j'aime votre enthousiasme religieux, vos libres et généreux élans ! Vous ne connaissez, pour la plupart, que la vie simple et modeste des champs ; eh bien ! ne portez jamais envie à ces

(1) Ces vitraux sortent de l'atelier de M. Besseyrias, peintre-verrier à Périgueux.

(2) Ces autels ont été fournis par M. Victor Bariller, sculpteur d'Angers.

(3) *Psaume cxviii*, — v. 24.

populations incroyantes qui, au sein de nos villes, glissent si rapidement sur la pente fatale du sensualisme et d'un luxe effréné. Restez au milieu de vos vertes campagnes, de vos champs féconds, de vos prairies émaillées. Restez fermes, inébranlables, invinciblement attachés à la foi de vos pères, à cette foi catholique qui seule fait notre bonheur ici-bas et seule assure notre éternelle félicité.

L'abbé M. MONMONT.



